This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

UC-NRLF
B 3 425 111

Digitized by Google

BERKELEY
LIBRARY
UNIVERSITY OF
CALIFORNIA
ANTHROPOLOGY LIBRARY

GIFT OF
HORACE W. CARPENTIER

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

GEORGES TOQUÉ
ADMINISTRATEUR-ADJOINT DES COLONIES

ESSAI SUR LE PEUPLE

ET LA

LANGUE BANDA

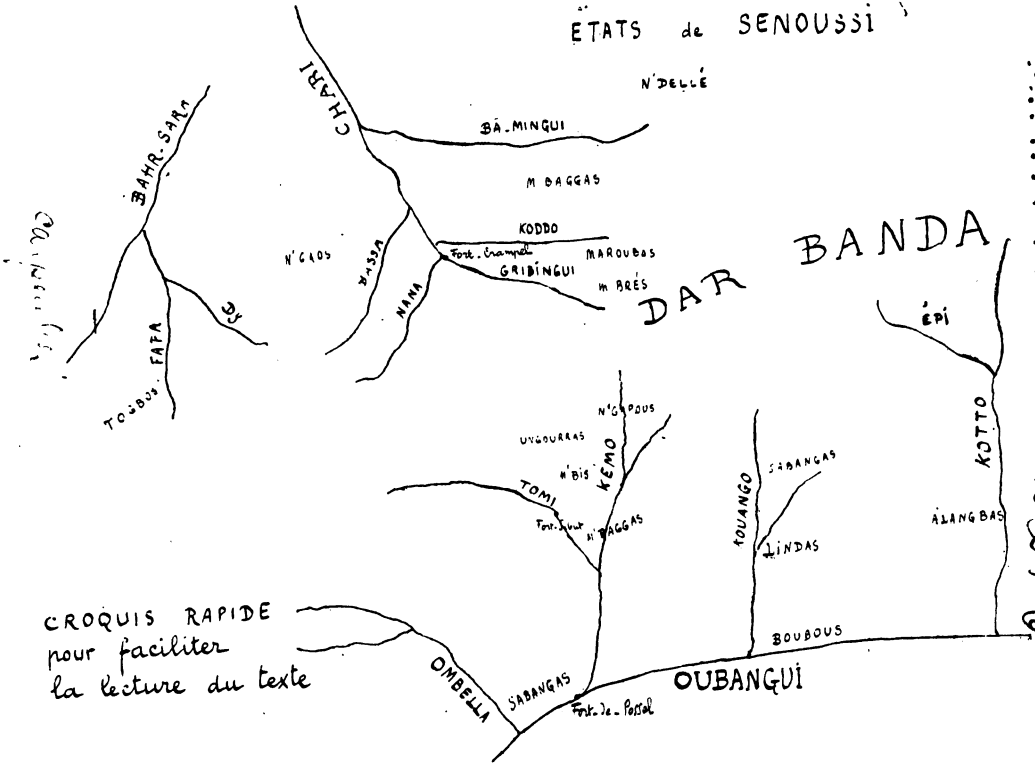
(*RÉGION DU TCHAD*)

Avec photogravures d'après les clichés de l'auteur

PARIS
LIBRAIRIE AFRICAINE ET COLONIALE
J. ANDRÉ, ÉDITEUR
27, RUE BONAPARTE, 27

1904

Digitized by Google



CROQUIS RAPIDE
pour faciliter
la lecture du texte

GN652
G2T9

Digitized by Google

mp

GN652
B276

AVERTISSEMENT

Difficultés d'une étude rationnelle des races indigènes. — Valeur du présent essai.

On juge presque toujours trop rapidement la valeur d'une race, au moyen de « clichés » tout faits, soit impossibilité de e livrer à une étude approfondie, soit faute de temps pour observer avec fruit. On juge alors sur l'extérieur des quelques types que l'on a sous les yeux, sur les résultats obtenus en politique dans un sens donné, sur la facilité plus ou moins grande des relations avec les indigènes. Tous ces points de vue ne sont cependant pas des critériums.

Il est nécessaire, pour juger de la valeur des aptitudes et de l'avenir d'une race, d'étudier son histoire, ses lois, sa langue, sa religion, ses arts, la vie privée de ses membres.

On se rend généralement un compte peu exact des difficultés que présente une semblable étude.

Il est presque impossible de connaître l'histoire des races indigènes : on ne peut remonter avec certitude à plus de quinze ou vingt ans avant l'arrivée des premiers Européens. Les faits antérieurs conservés par la tradition n'ont guère de valeur, et on n'en peut recueillir que les grandes lignes. En

506168

Digitized by Google

effet, les indigènes n'ont pas la notion du temps : il ne faut pas songer à établir une chronologie de faits dénaturés et déformés.

Quant à la loi coutumière, nous tombons dans des difficultés d'un autre ordre : elle est désorganisée dès notre main-mise sur le pays, surtout avec nos tendances particulières à imposer nos jugements et nos sanctions.

L'étude de la langue elle-même est rendue peu aisée par les difficultés d'interprétation, mais c'est cependant le document le plus précieux et qu'on peut posséder le plus facilement. Il en est de même pour la religion, les contes et légendes. Mais on se heurte à la répugnance qu'éprouve l'indigène pour l'ingérence de l'Européen dans sa vie intime.

Quant aux arts, ils n'existent généralement qu'à l'état primitif : la musique et le chant sont presque nuls et peu faits pour nos oreilles et notre entendement.

La vie privée ne peut être étudiée avec exactitude que dans nos postes : or, ce n'est plus la vie ordinaire des indigènes.

En résumé, ce n'est que la résultante de toutes ces observations qui nous donnera une idée de la race. Or, les composantes se différencient dans le temps et dans l'espace. En effet, nous ne connaissons pas toujours toutes les tribus et toutes les divisions ethniques de la race ; il faut tenir compte de l'évolution de cette race, des diverses influences

Digitized by Google

qui ont pu agir sur elles, en des lieux et en des temps différents. Une étude ne pourra donc porter que sur un groupe dans un lieu donné et dans un temps donné. Dans le cas particulier de cet essai, la tribu Banda plus particulièrement connue est la tribu Morouba ; le lieu d'étude : la vallée du Haut-Chari ; le temps : le début de l'occupation européenne (1901).

En ce qui concerne l'histoire de la race, je n'ai pu remonter avec quelque certitude à plus de vingt ans, ce qui est peu, et n'ayant eu qu'un champ d'études et d'observations très limitées, je n'ai donc recueilli que quelques fragments de l'évolution insuffisants pour en donner une idée d'ensemble ou la reconstituer.

Pour l'étude de la langue, je me suis heurté au défaut presque absolu d'interprète. Je tiens à bien préciser que je n'ai entendu faire, d'ailleurs, qu'un essai : d'autres auraient pu *entendre* et exprimer d'une manière différente ; ceux qui viendront plus tard, avec des moyens plus sûrs, pourront faire œuvre définitive.

Je tiens à leur signaler les difficultés principales auxquelles ils ne manqueront pas de se heurter. C'est en premier lieu la diversité de la langue : j'ai dû prendre comme *langue principale* : le dialecte Morouba, plus particulièrement parlé dans la vallée du Haut-Chari, et laisser de côté les autres dialectes moins répandus autour de nous, mais peut-être aussi utiles à recueillir. Il n'y a d'ailleurs

Digitized by Google

entre tous ces dialectes que quelques différences.

La seconde difficulté est celle de l'*abréviation* à outrance que tous les indigènes emploient et la construction spéciale des phrases faites par les idées noires et pour elles.

Je le répète : le présent travail n'est pas — et ne peut être — complet ; c'est un essai, une base sur laquelle pourront s'appuyer avec fruit, je le crois sincèrement, ceux qui voudraient étudier cette race si importante des Bandas.

M. Basset, le savant professeur de la Faculté des lettres d'Alger, promoteur d'un programme d'études scientifiques africaines, m'écrivait en novembre 1902 une lettre fort intéressante que je tiens à signaler parce qu'elle est un peu la défense de mon travail si imparfait et qu'elle montre dans quel esprit il a été composé.

Alger, le 25 novembre 1902,
77, rue Michelet — Mustapha.

« Monsieur,

« La population banda était jusqu'ici inconnue : tout ce que vous pourrez recueillir sur elle sera le bienvenu. En fait d'histoire, il ne faut pas s'attendre à grand'chose : quelques vagues souvenirs, quelquefois inexacts : en dehors des États relativement constitués comme le Ouadaï, le Bornou, le Songhaï, le Haoussa, sur les populations immédiatement en contact avec les Musulmans, nous

Digitized by Google

n'avons d'autre critérium que la linguistique et l'anthropométrie. En ce qui concerne la première, il faut savoir si le banda est une branche de la famille bantoue qui, sur certains points, a dépassé au nord l'Équateur, qui, à l'est, va, par le Souahili jusqu'à l'océan Indien, et à l'ouest jusqu'à Fernando-Po par le berbi, et sur la rive gauche du Bas-Niger par l'Igbira. Ce point établi, il restera à déterminer la place du banda dans la famille bantoue. Mais cette langue peut appartenir à un autre groupe, par exemple à ce que F. Müller appelle, faute de mieux, la famille équatoriale (Moubouttou, A-Sandah, A-Rarambo, A-Madi, Kredj et Gobo), ou encore au Mousouk, ou enfin à ce groupe de langues qu'on appelle vaguement soudanais et qui comprend le Logone, le Baghirmi et toutes les langues groupées autour du Tchad, y compris le Bornou. Peut-être aussi vos Banda se rattachent-ils au groupe nilotique où l'on est convenu de faire entrer le bari, le dinka, le chillouk, et peut-être aussi le nouba au nord et le masaï (iloïgob) au sud. C'est par un vocabulaire exactement choisi, des exemples de morphologie et de syntaxe qu'on arrivera à y voir clair. Je ne vois pas d'indications particulières à vous donner en dehors du plan que vous avez si judicieusement accompli. Puisque vous devez encore rester quelque temps près du Tchad, assurez-vous de l'exactitude des termes que vous avez recueillis et de leur transcription (à ce propos, quelle que soit

Digitized by Google

la transcription que vous adoptiez, gardez-la constamment), et s'il se présente en banda des articulations étrangères au français notez-en le rapprochement dans une des langues étrangères que vous connaissez, sinon, notez le mouvement des lèvres, de la langue, du palais ou de la gorge indispensable à la représentation de ce son, comme ce qui arrive par exemple en Berbère pour le *x* (grec) ou le *ch* allemand devant *a*, *o*, *u*, etc.; que chaque substantif soit accompagné de son pluriel et d'un adjectif, ce qui vous aidera à déterminer, en cas de présence du préfixe, si le banda appartient au groupe bantou; déclinez et conjuguez le plus de mots possible (c'est le seul moyen de connaître les exceptions). Assurez-vous si le Banda a plusieurs dialectes et, dans ce cas, après avoir pris pour base celui que vous connaissez le mieux, et qu'on parle autour de vous, comparez-le méthodiquement aux autres. Voyez également, en profitant des voyages d'indigènes ou de marchés, si le banda a des rapports avec les langues parlées dans le voisinage. Tout est à faire en linguistique de ce côté, et rien de ce que vous rapporterez ne sera inutile. Vous pourrez arriver à reconnaître rapidement la parenté du banda avec une autre langue en comparant les noms de nombres, les noms les plus communs (noms de parentés, d'animaux, pourvu que ces animaux ne soient pas empruntés : le ciel, la terre, l'eau, les accidents physiques, les noms de métaux, des couleurs. Quand vous aurez reconnu

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

la parenté du banda (si elle existe) avec une de ces langues, attachez-vous de préférence à celle-ci pour étendre le champ de vos comparaisons. N'essayez pas maintenant, à moins que vous n'ayez des loisirs, à rédiger la grammaire du banda : contentez-vous de relever et de constituer les paradigmes : multipliez autant que possible votre moisson de contes, de légendes et de chansons. Tâchez de vous informer si les sujets de ces contes et de ces légendes existent chez les peuples voisins : les emprunts de ce genre sont importants pour déterminer la marche des idées et même d'une civilisation relative.

« Je n'ai pas besoin, puisque les Bandas sont païens, de vous dire de relever leurs croyances, ou plutôt leurs superstitions, par exemple l'abstention de certains animaux en vertu du totémisme, l'ordalie ou épreuve judiciaire, pratiques de sorcellerie pour guérison ou pour nuire, incantations pour amener la pluie ou protéger les troupeaux, cultes rendus aux morts ou usages funèbres. Vous pouvez prendre le Banda à sa naissance, avant même sa naissance (situation de la femme enceinte) et le suivre jusqu'à sa mort, à travers toutes les phases de son existence, circoncision, jeux des enfants, initiation au moment de la puberté, cérémonie du mariage, maladie, veuvage, guerre, mort et funérailles. »

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

E. Gentil. — La chute de l'empire du Rabah.

G. Bruel. — Le Haut-Chari.

Capitaine Truffert. — Étude sur les M'Brés (Revue générale des sciences).

Basset. — Comité d'études scientifiques africaines. — Linguistique et histoire (région du Tchad).

Documents personnels et correspondances de MM. :

Bruel, Administrateur des Colonies, auquel on doit les premiers travaux ethnographiques et géographiques du Haut-Chari.

Thomasset, capitaine du génie.

Chamarande, adjoint aux affaires indigènes du Tchad.

Gaud, commis aux affaires indigènes du Tchad.

Nous devons un remerciement spécial à M. Proche (Pierre), adjoint des affaires indigènes du Tchad, lequel, pendant qu'il commandait le poste de Fort-Crampel, nous a été d'un concours précieux pour le collationnement des documents et l'étude de la langue.

Digitized by Google

LA LANGUE BANDA

(RÉGION DU TCHAD)

PREMIÈRE PARTIE

I

Historique.

I

Le berceau de la race Banda est la vallée de la Haute Kotto et de la Ouakka, affluent du Kouango, mais, pour des causes que nous verrons plus loin, la race a opéré un mouvement de migration générale vers l'ouest, occupant tour à tour les affluents de la Ouakka, les états de Senoussi, les vallées de la Kémo, du Bâ-Mingui, du Chari, du Bahr-Sara. Ce déplacement est donc de plus de 5° de longitude ouest, de 2° de latitude nord.

Si les razzias de Rabah et de Senoussi ont provoqué ce déplacement vers l'Ouest, il est certain que les razzias des Nubiens et des Arabes du Soudan Oriental ont dû amener les Bandas vers la vallée du Nil; ce n'est qu'une opinion; mais elle est

Digitized by Google

corroborée par ce fait que, puisqu'il y a eu exode, cet exode a dû se produire aussi bien vers l'Est que vers l'Ouest, puisqu'il s'agissait de quitter une contrée dévastée.

Par conséquent, la zone d'habitat actuelle de la race Banda peut être ainsi déterminée : du 5e au 10e de latitude Nord, et du 15e au 23e degré de longitude Est.

II

Il est à peu près impossible de donner des détails précis sur l'organisation sociale des Bandas quand ils habitaient la vallée de la Haute-Kotto, mais il est certain que le groupement n'avait aucune cohésion : souvent les tribus étaient en guerre les unes contre les autres : c'est ainsi que les Batangas luttèrent constamment contre les Maroubas. Cette absence de cohésion fit qu'ils ne purent résister aux attaques des Arabes, incomparablement mieux organisés et armés de fusils alors qu'ils n'avaient pour toutes armes que les flèches.

De plus, ils n'avaient aucun chef possédant une autorité incontestée. Chaque tribu avait son grand chef qui ne commandait guère qu'à un groupe de villages. Une seule d'entre elles fit un semblant de résistance : les N'Gaos. Deux chefs : V'lanja Diama et le grand-chef des Ungourras et des Kas : Bolohoro, ont laissé une réputation de guerriers. Tous

Digitized by Google

les autres n'ont jamais refusé aux envahisseurs les rançons d'esclaves et d'ivoire qui leur étaient demandées et se sont laissé razzier.

Les tribus Bandas sont nombreuses; mais, à cette époque, elles l'étaient encore plus : beaucoup d'entre elles ont été détruites, se sont dissoutes, fondues, arabisées ou sont remontées au Nord.

A l'heure actuelle, les Djougourous et les Fouka n'existent plus. Les Védérés, les Agbandos, les N'Gamoros, Tugbadas, les Kroumas, les Lindas, sont presque réduits à néant. Les Sabangas errent encore, les N'Gapous et les M'Bis sont inquiétés par Senoussi, les N'Gaos N'Gapous se refusent à tout contact avec les Européens. Les Togbos et les M'Bréas n'ont fait connaissance avec nous qu'au début de l'année 1902.

III

Les razzias de Rabah sont nombreuses et toutes les tribus en ont souffert : Senoussi fut pillé, les Bandas furent chassés, le sultan Bangassou eut maille à partir avec lui, les Banziris eux-mêmes furent inquiétés. — De l'aveu même des indigènes, à part les Yakomas, toutes les autres peuplades ont eu la guerre avec Rabah.

Rabah aurait envoyé ses bandes razzier jusque chez les Valés et même jusqu'à la Oua, mais pas au nord du 7°,30'. En effet, M. l'administrateur

Digitized by Google

Bruel nous dit qu'à cette hauteur on ignore même le nom de Rabah ou de ses chefs de bande.

Je n'ai pas l'intention de parler de Rabah, de l'organisation de son armée, de ses faits et gestes, n'ayant aucune compétence sur le sujet. Je tiens à dire quelques mots des officiers de Rabah, de ses lieutenants « chefs de bannière » qui prirent une part prépondérante dans les razzias contre la race Banda et dont les noms reviennent le plus souvent sur les lèvres des indigènes. Il y a lieu de distinguer tout d'abord les chefs Arabes, recrutés par Rabah comme pourrait le faire un gouvernement européen, et les chefs Bandas, captifs qui furent enrôlés de force dans les bannières et qui, de simples esclaves puis *bazinguéers*, devinrent chefs de bandes ou seconds des principaux officiers arabes.

Officiers arabes. — Ba-bêchir est le plus connu de tous les officiers de Rabah : ce fut aussi son homme de confiance. Le maître ne l'insulta jamais, m'ont dit quelques *askari* qui ont servi sous sa bannière. — Nous ne saurions mieux indiquer sa situation qu'en disant qu'il faisait les intérims et commandait en l'absence de Rabah. Il se rendit justement fameux par ses razzias dans la Haute-Kotto. Ensuite viennent par ordre d'importance Sidir, Ottoman et Ghâdem. Sidir débuta dans les razzias contre les Bandas. Ottoman, au contraire, n'y parut pas : il était et resta gouverneur de la province du Logone avec quatre autres

Digitized by Google

lieutenants : Moussa, Mossa Dicmane, Abdel-Khâder et Ibad. Ghâdem razzia les N'gaos, les Kas, les Ungourras. Il fut tué à la bataille de Kousseri (deuxième mission Gentil).

Hassein fut l'un des plus grands razzieurs connu : il fut tué à Maïnheffa pendant la guerre avec le Baghirmi, vers 1888.

Les plus connus sont ensuite : Itemane, qui devint gouverneur du Logone, Abou-Nkari, tué à Kouno, Fhakir, Amed-Kébir, le « grand », pour le distinguer du « petit »; Hite, qui fut tué en combat singulier par le lieutenant Dupertuis, en 1901, lors de la mort de Fad-el-Allah et de la prise de Dikoa. Hite fit peu la guerre de razzias; il combattit seulement les M'brous sur les bords de l'Epi, mais ne poussa jamais plus à l'ouest. Devenu un des principaux ministres de la guerre de Rabah, il dirigea de loin les opérations contre les Bandas et ne parut que dans les luttes contre les Européens. Kham-Sour, Adia, Gembso trouvèrent la mort à Kousseri. Diabara, tué pendant les poursuites de Fad-el-Allah par le capitaine Robillot, ne fut jamais un guerrier : il fut le principal interprète de Rabah.

Bâbo, connu par ses razzias dans la Haute-Kotto, fut, disent les indigènes, tué par Ad-Djâdi (?), chef d'un village où les gens étaient armés de fusils et où il y avait un blanc « dont la moustache (*Soumah*) faisait le tour de la tête »?

Digitized by Google

Ouaddah-Ahmeddi, après ses razzias de la Ouakka, partit pour Khartoum après avoir « fini son service », disent les uns, après une querelle avec Rabah, disent les autres, et avec lui deux autres chefs de bannière assez connus : Abdallah et Achmata. D'autres lieutenants de Rabah : Ahmet Ouail-Ihahim, Abachaïp, Bilali, Shérif Iguileh, Abou-Bichara ne firent les razzias que comme *askari* ou « sous-officiers ».

La question a été souvent posée de savoir si Rabah avait en personne dirigé des razzias. On a été souvent induit en erreur par les dires et les « racontars » des indigènes. Ceux des anciens sofas de Rabah, aujourd'hui à notre service, sérieusement contrôlés, sont beaucoup plus dignes de foi. Or, des renseignements obtenus, il semble bien que Rabah n'ait paru que deux fois et pendant peu de temps dans la zone d'habitat des Bandas. Il aurait descendu la vallée de l'Epi et guerroyé sur les bords de la rivière « M'Boma » impossible à identifier, faute de documents. La seconde razzia — et la plus sérieuse — fut celle qu'il fit chez les Ungourras par les États de Senoussi, le Kaga M'Bra, le Kaga Goussembré et le Kaga M'Bré. Il n'est pas prouvé que Rabah en personne soit venu jusque sur la Nana, comme les indigènes le prétendent. Ce qui frappe le plus, quand on interroge les indigènes, même les prisonniers de ces chefs arabes, c'est le respect, mêlé de crainte, c'est vrai,

Digitized by Google

mais le respect incomparable qu'ils avaient pour ces chefs. Ils étaient, répètent-ils, d'une bravoure sans pareille; « que celui qui nous verra reculer nous coupe le cou », disaient-ils, répétant sous une autre forme le mot célèbre de la Rochejacquelein.

Chefs Bandas. — Les anciens prisonniers devenus à leur tour chefs de bande sont l'exception. Ils sont moins connus et ne semblent pas avoir pris une part prépondérante aux opérations contre les tribus.

Le plus connu est M'Bringi (Tambaggo), qui fut lieutenant de Hassein et razzia avec lui les Mandjias de la vallée de la Oua.

Mangav'la, de la tribu des Adémés, près du Kaga Kourrou, eut surtout maille à partir avec les Saras.

Guérimbassa aurait fait la guerre à une tribu voisine des Saras. Fad-el-Mola, de la tribu des Djakala, fit la guerre, avec les Kabas ; Sarago, chef des Andougous, vivant à côté de Senoussi, opéra surtout chez les N' Gamas. Ce sont à peu près les seuls chefs ayant laissé une trace dans l'histoire.

Citons enfin pour mémoire : Kham-For qui a laissé la réputation d'un colosse, Sourour, Rez-Gala, Mors-al-Kara, fait prisonnier par la mission Gentil, Châko-Marhoum, Abd-er-Oudiali, etc...

Digitized by Google

IV

Par Senoussi, il ne faut pas entendre le grand cheick musulman, grand-prêtre des Croyants, qui commande à l'Afrique de Mahomet, mais bien le Senoussi, sultan du Dar-Rounga, que les indigènes appellent plus communément : Senoussou. Ce Senoussi ne fut pas toujours le potentat qu'il est ; il fut, lui aussi, le vaincu de Rabah.

Au moment où celui-ci vint chez lui, Senoussi n'était qu'un principicule disposant de quelques fusils : il ne jugea pas à propos d'inquiéter Rabah et lui fit même présent de sa fille : Adja, comme esclave. Celle-ci fut retrouvée par Gentil et rendue par lui à Senoussi. Les Bandas assurent que jusqu'à une certaine époque — 1890 à peu près — Senoussi ne les inquiéta pas. Ce fait est incontestable, mais ce qui ne l'est point, c'est qu'à partir de cette époque au moins, il rattrapa le temps perdu. S'il ne prit jamais part lui-même aux opérations, il envoya ses hommes razzier les Maroubas, les N'gapous et les M'baggas.

Senoussi a également envoyé ses bandes jusque chez les Valés, mais, ainsi que pour Rabah, pas au delà de Zobo, dit M. Bruel. Le père du chef actuel de Kakobo a été tué par les Senoussiens, l'année où Gentil arrivait (1896).

Digitized by Google

V

Y a-t-il eu un exode général des Bandas provoqué par les razzias de Rabah, ou le mouvement d'émigration vers l'Ouest s'est-il fait par diverses tribus à divers moments? La question, actuellement, n'offre aucun doute: s'il y a eu des exodes particuliers antérieurs, les Mbis par exemple, il y a eu un exode général de la plupart des tribus Bandas provoqué par les razzias des bannières de Rabah. Quant aux razzias des Nubiens et celles de Bangassou, il y a matière à discussion : il ne semble pas, s'il y en a eu, qu'elles aient été fréquentes et sérieuses. De la coordination des faits et des époques on peut fixer à l'année 1868 cet exode et à trois voies.

1° La majeure partie des Bandas remontèrent la vallée de l'Epi et opérèrent une première scission : les uns se dirigèrent vers les États de Senoussi, les autres contournèrent la Ouaka (N'Dys, Ungourras, Kas), affluent du Kouango, coupèrent la Kémo en laissant les sources au nord et pénétrèrent dans la vallée de la Tomi. Nous verrons dans les notes sur chaque tribu le chemin suivi à peu près par chacune d'elles.

Les tribus qui se dirigèrent vers les États de Senoussi se séparèrent également : quelques-unes (N'gapous, M'baggas) se fixèrent dans la région ;

Digitized by Google

les autres continuèrent leur route, traversèrent le Bâ-Mingui, se fixèrent dans la vallée du Gribingui et continuèrent leur route jusqu'à la Fafa et la Oua (N'gaos).

2° La deuxième partie de l'exode descendit la Kotto, puis, avant d'arriver à l'Oubangui, coupèrent vers l'Ouest et passèrent chez les Langouassis et jusque chez les Banziris. Les autres tribus affirment que ces derniers renoncèrent à leur projet, revinrent sur leurs pas, remontèrent la Kotto pour retourner à leurs anciens villages (Maroubas, Tambaggos).

3° Enfin quelques-uns coupèrent directement à l'Ouest, s'établirent dans la moyenne Ouakka et peu à peu émigrèrent vers l'Ouest, gênés par les incursions de Rabah ou même celles de Senoussi (Sabangas, Mbis).

Au moyen de la tradition, en interrogeant les quelques témoins oculaires que j'ai pu rencontrer soit du côté des Bandas migrateurs, soit du côté des Arabes destructeurs, je n'ai pu reconstituer exactement que trois itinéraires : celui de l'exode général vers les États de Senoussi et la fuite des N'gaos Dakpas, celui du même exode vers l'Oubangui et enfin la migration des Sabangas. La plus grosse difficulté est l'identification des noms de villages et de rivières avec les noms portés sur les cartes actuelles trop récentes, l'impossibilité de fixer l'emplacement des villages aujourd'hui

Digitized by Google

déplacés et même disparus. Il serait trop long et trop fastidieux de donner ici une suite de noms.

VI

Les *Sabangas* viendraient des environs de Pakourou (région N'Sakkara). Cette opinion de M. l'administrateur Bruel est corroborée par ce fait que les vieillards Sabangas comprennent et parlent la langue N'Sakkara.

Les plus anciens renseignements que j'ai pu obtenir ne remontent pas au delà d'une période que l'on peut fixer à 1835-1840.

Ils ont eu de nombreux chefs parmi lesquels j'ai pu relever les noms de Guénégui, Sambi, Danyba, Cambrou, Coulé, Yangba, Bandjia, Bako, Igo, — mais les plus connus et les seuls dont j'ai pu obtenir quelques bribes d'histoire sont, par ordre chronologique : *Yangou-M'Baoua* dont je n'ai pu retrouver les dates exactes; *Baima*, qui fut tué vers l'année 1863, peu de temps avant l'exode de la tribu, et *Bandjia*, assassiné vers 1885 alors que la tribu avait émigré vers la Ouakka.

L'histoire des Sabangas, quoique très confuse et très peu précise, semble des plus intéressantes : cette tribu essentiellement batailleuse et nomade fut constamment en guerre avec ses voisins ou avec les Arabes.

Le chef *Yangou*, surnommé « l'Ami-du-sang »,

Digitized by Google

fut un tyran : s'il ne livra pas la guerre à ses voisins, il se rattrapa sur ses subordonnés ; les vieux Sabangas assurent qu'il avait la main leste et que beaucoup de têtes tombèrent sous son administration.

M' Baoua, nous dit l'histoire, fut constamment inquiété par les Arabes, mais eut le courage d'essayer de tenir tête et de refuser les lourdes impositions dont il était frappé. Il fut tué dans une razzia de la bannière de *Sidir* avec une partie de ses hommes.

Baïma commença l'ère des luttes avec les tribus voisines et surtout avec les Lindas et les Maroubas : c'est dans une de ses excursions qu'il fut tué, vers l'année 1863. Ces luttes intestines ne furent interrompues que par le grand exode de 1865 et la fuite vers la Ouakka : mais il semble prouvé que les luttes recommencèrent aussitôt. Le chef Bandjia qui fit constamment la guerre, fut tué dans une expédition. Depuis, les Sabangas ont attaqué les Lindas, les ont chassés, ont pris leurs villages et leurs plantations et se sont établis dans la vallée de la Goumbra.

Inquiétés par les razzias des Arabes, les Sabangas auraient quitté le pays et fait une trouée de vive force à travers les Maroubas de la vallée de la Kotto. Une partie de l'exode s'arrêta sur les bords de la Ouakka : le reste continua sa route à travers les Ungourras, les Kas, les Mandjias de la

Digitized by Google

vallée de la Kémo, les N'Dis et les M'Brous de la vallée de la Tomi et se seraient arrêtés chez les Ouangas avec lesquels ils auraient eu d'excellentes relations. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'ils auraient poussé jusqu'à la rivière M'Poko et dans le pays des Bangbas. Ils ne firent qu'y passer ; ils remontèrent l'Oubangui et en 1895 s'installèrent sur la rive droite du fleuve entre l'embouchure de l'Ombella et celle de la Kémo.

VII

Il existe deux groupements N'Gaos : les N'Gaos Dakouas (ceux du Haut-Chari et ceux de Senoussi) et les N'Gaos N'Gapoux sur la Haute-Ombella et près de la Kémo. Ils habitaient il y a une trentaine d'années le bassin de la Kotto, sur les bords de la rivière N'Gangou (?) avec les Ouaddas, les Vidérés, les Tambaggos, les N'Dis,.. etc... Les chefs N'Gaos de ce temps étaient M'Bosi, Diouma et Ouangandi. Pomboulou, père de Ouangandi, était leur grand-chef.

Les Arabes de Zobéir, a-t-on dit, mais presque sûrement les bandes de Rabah sont alors venus razzier l'ivoire et les esclaves.

Les plantations furent dévastées, les hommes tués, les survivants restés libres sont *tous* partis avec leur reste de vivres vers l'Ouest. Ils cherchaient à se faire jour au travers des populations

Digitized by Google

autochtones : inutile de dire qu'il y eut de ce fait des luttes sanglantes et que beaucoup de N'Gaos y trouvèrent la mort. Ils se seraient arrêtés sur les bords de la Ouakka : ils se seraient ensuite rapprochés de Senoussi avec lequel ils auraient vécu en bonne intelligence. Ils avaient, a raconté le chef Ouangandi à M. le capitaine Thomasset, de nombreux villages nommés *Kedemi*.

Les attaques de Rabah devenant plus pressantes et Senoussi étant intervenu pour razzier les N'Gaos, tous ceux qui ne se soumirent pas à l'autorité de Senoussi tentèrent de fuir. Pomboulou et Dzama étaient les chefs. La scission se serait alors opérée : Dzama aurait été tué par les Arabes, Pomboulou serait mort; Ouangandi, son fils, entraîna avec lui quelques chefs de villages : Issah, Outa, et se dirigea vers le sud-est, jusqu'au Gribingui, en amont de Fort-Crampel, mais Rabah ou ses lieutenants seraient venus attaquer les Ungourras et Ouangandi aurait emmené son monde presque à la Oua, auprès du village Adaba, à un jour de Durba.

Ali-Diaba, chef de bannière du sultan Senoussi, aurait eu une fois l'intention de venir razzier les N'Gaos, mais l'annonce de l'arrivée des missions l'aurait arrêté.

Les N'Gaos se mirent vite à razzier leurs voisins les Mandjias, auxquels ils prenaient des captifs; ils pénétrèrent jusqu'à la *Oua*.

Sur la Oua, un village aurait été commencé près du confluent de la Oua et de la Fafa : une

Digitized by Google

guerre malheureuse à un chef de la Oua qui possède des chevaux aurait provoqué un nouvel exode qui se serait terminé par leur installation définitive.

A l'heure actuelle, les N'Gaos continuent leurs razzias : ils opèrent de préférence contre les Mandjias de la Dy ou de la Haute-Bassa.

Ils respectent, disent-ils, les Valés, les N'Gamas, les Oudios.

L'autre groupe N'Gaos se rapprocha de N'Dellé : c'est le groupe le plus important à deux jours au sud de N'Dellé et qui a construit de nombreux villages dont les noms sont identiques à ceux des villages N'Gaos que nous connaissons : Kaba, Koundji... Un chef Gono aurait été tué : il resterait Pongbou et Adaba, frère de Ouangandi ou plus exactement Arroa qui serait venu au Gribingui avec Senoussi au début de 1902.

Les N'Gaos de l'Ouest admirent peu facilement la domination française. Il fallut les y contraindre par la force. En décembre 1901, après l'assassinat d'un Européen, le chef Ouangandi fut tué et la tribu vint enfin à résipiscence.

Des documents existants et des renseignements que j'ai pu recueillir tant auprès des N'Gaos que des indigènes non autochtones, il résulterait que la tribu N'Gaos installée sur la Oua et près du Gribingui n'est pas une. Pendant le grand exode des Bandas, plusieurs membres des autres tribus : les Tambaggos, par exemple, se sont joints aux

Digitized by Google

N'Gaos, les ont accompagnés jusque-là et se sont entièrement fondus avec eux. Plusieurs chefs actuels ne sont pas N'Gaos et ne l'ont jamais été : par exemple, le chef Hassein est un Tambaggo, le trop fameux Ouangandi serait un Djongourou, tribu peu connue.

On est étonné des noms arabes qu'ont plusieurs de ces chefs : Hassein, Issah; ils ont donné lieu à bien des hypothèses; il paraîtrait que ce sont de simples fantaisies de leurs propriétaires.

Les N'Gaos-N'Gapous, comme je l'ai dit précédemment, sont établis sur l'Ombella. L'administrateur Pinel a signalé leurs migrations depuis les bords de la Oua jusqu'à la Basse-Ombella, en traversant les M'Brous, les Langouas, les Amboukas, les Togbos, les M'Bréas, les Oudios, les M'Baggas.

D'après M. Pinel, cet exode aurait commencé en 1893. D'après M. Bruel, ils étaient encore à cette époque sur les bords de la Boïmgou et de la Faba, affluents de la Fafa : c'est dans la saison sèche 1896-1897 qu'il fixe le début de leur migration vers l'Oubangui.

VIII

Une partie des Ungourras, qui sont dans la région du Haut-Chari, paraissent s'être déplacés légèrement vers le sud-ouest depuis vingt ans. Ils racontent, en effet, qu'il y a trente-cinq ans environ Rabah

Digitized by Google

vint chez Senoussi qu'il soumit, puis il poussa en personne jusqu'aux Kaga Goussembri et Mbré. A cette nouvelle, le père de Grimintou : Gatro, habitant au village de Kandio (près du Kaga Baké) et qui était le chef le plus important du pays, lui envoya en cadeau dix pointes. Rabah vint alors à Kandio pour donner l'investiture à Gatro, en faire le chef de tout ce clan Ungourra. De Kandio, Rabah rentra chez Senoussi. Peu après, on envoya Grimintou chez Rabah (huit à neuf ans); il accompagna le lieutenant de Rabah, Hassein, vers 1885. Il y avait avec eux deux chefs de Senoussi : Alaoula et Erenago qui est encore à N'Dellé.

La razzia, nous dit M. Bruel, passa par le Kaga M'Bra, fit la guerre aux M'Baggas, aux Tambaggos de la vallée de la Koddo, passa le Gribingui, près du Kaga Bandéro et poussa jusqu'au Kaga Kalé en pays mandjia. Une partie de la razzia rentra par même route, l'autre traversa la Nana aux chutes, passa au Kaga Sein et revint par le Kaga Goussembri.

Peu après, la bannière de Ghadem serait venue razzier les Ungourras, alors commandés par le grand chef Boudoubolo, bien que celui-ci leur ait offert de l'ivoire. Le fait m'a été affirmé personnellement par Gono, chef du village de Bongo, fils de ce Boudouboulo et qui fut enlevé par Rabah. Les Ungourras auraient fui chez les M'Brés qui les auraient mal accueillis, puis sur la Kémo en partie.

Digitized by Google

Actuellement, les Ungourras comprennent deux groupes : le groupe du Gribingui, dont le grand chef est Gono et le groupe situé entre la Tomi et la vallée du Gribingui, dont le grand chef est Grimintou.

N'Gapous. — La tribu des N'Gapous est une des tribus qui eut le plus à souffrir des incursions de Rabah et aussi des razzias de Senoussi.

En interrogeant plusieurs vieillards de la tribu, j'ai pu obtenir la chronologie exacte quant aux noms, mais peu précise quant aux dates des grands chefs de la tribu. Les voici par ordre de date :

Tchoubou (environ 1860) ; Ouangapou ; Maléo ; Pongou ; Garasima ; Magoudi, sous l'administration duquel eut lieu la razzia d'Hassein ; Sarademi, et Guerroua, vieillard existant actuellement, habitant autrefois près du Kaga Kourrou et qui vint au mois de février 1902 demander au poste de Fort-Crampel de se rapprocher de lui, pour échapper aux vexations continuelles de Senoussi.

Il m'a été permis d'entendre contradictoirement le chef Guerroua, témoin oculaire du massacre de la tribu, et un ancien Sofa de Rabah, en service au Gribingui, qui en fit partie. Il en résulterait que la razzia était conduite par le chef Hassein arrivant de la Kotto. Tous les villages N'Gapous furent détruits (Abada, Kourouma, Abreïa, N'Gama), les femmes et les enfants tués, les hommes capturés.

Digitized by Google

Mais la lutte fut particulièrement opiniâtre au village du grand chef Magoudi : la lutte dura six jours entiers; le village fut entièrement détruit. Hassein rentra chez Senoussi avec son butin.

Les N'Gapous furent une seconde fois razziés très peu de temps avant l'annonce de l'arrivée de Crampel, c'est-à-dire vers 1889. Mais la tribu jugea prudent de se tenir cette fois sur une certaine réserve et fit des cadeaux d'ivoire aux Arabes. Ceux-ci poussèrent alors jusqu'au village de Ouadda, sur la rivière Broso (?) affluent de la Koumi, qu'ils détruisirent.

Les N'Gapous ont été traversés par la mission Crampel. Au printemps de l'année 1900, Senoussi aurait à son tour razzié les N'Gapous et les aurait refoulés vers l'Est en leur faisant quitter le contact des M'Bis et des Bis.

Kas. — Les Kas seraient venus du bassin de la Kouma avant les Ungourras et les Sabangas. Toujours à la suite des razzias, ils émigrèrent vers l'Ouest à la place qu'ils occupent actuellement : ce qui ne les empêcha pas d'être visités par les Arabes.

Il y eut un véritable massacre au village du chef Bolohoro qui fut tué pendant le combat. Le chef Ima qui existe encore le remplaça. On a dit que cette razzia était commandée par Rabah lui-même; deux témoins oculaires m'ont assuré que c'était la bannière de Ghâdem.

Digitized by Google

La tribu Kas comprend actuellement deux groupes celui de la Basinda et de la Kémo, et celui du chef Ima, enchevêtré dans les Ungourras

Djongourou. — Je n'ai pu recueillir aucun renseignement précis sur cette tribu, bien que plusieurs Bandas m'aient affirmé qu'elle existait et qu'elle était établie dans la vallée de la Haute-Kotta — près des rivières Longba et Balorou. — Mais les indigènes n'ayant pour désigner une étendue d'eau, quelle que soit d'ailleurs sa surface et son importance, qu'un seul et même terme (*gon'gou*); il est impossible de savoir exactement si ces deux noms se rapportent à un simple marigot ou à un des affluents quelconques de la Kotta.

Les chefs les plus connus seraient : Niaho, Ouangandi, Bokodio et Bongolo. A toutes les questions posées, je n'ai eu qu'une réponse : Les Djongourous se seraient soumis aux Arabes établis dans les États de Senoussi ou au nord de la Kotto et se seraient fondus dans la masse des populations musulmanes. D'autres membres de la tribu se seraient joints aux autres agglomérations, perdant leur caractère propre et jusqu'à leur nom : cette opinion est corroborée par le fait cité plus haut que Ouangandi devint grand chef des N'Gaos.

M'Baggas. — C'est sur la tribu des M'Baggas que l'on possède le moins de renseignements : ce doit être une branche d'une tribu du Dar-Banda :

Digitized by Google

en tout cas elle parle le *Banda*. Il semble qu'elle ait émigré vers l'Est et se soit rapprochée du Gribingui et de l'Oubangui à la suite des incursions de Rabah.

Les M'Baggas forment actuellement trois groupes bien distincts :

1° Les M'Baggas-Senoussiens, au delà du Ba-Mingui jusqu'à l'Est ;

2° Le groupe de Gribingui ;

3° Le groupe de la vallée de la Tomi et de la Kémo.

Le groupe Senoussien et le groupe Tomi-Kémo sont les plus importants.

M'Bis. — Les M'bis semblent avoir habité dans le bassin de la Boungou, affluent de la Kotto. Des interrogations de vieillards donnent comme date approximative 1835, ce qui permettrait de croire que ces M'bis ont émigré les premiers.

Ils se seraient établis sur les bords de la Ouakka, puis seraient partis vers 1885, vers l'est, à l'endroit qu'ils occupent actuellement dans la vallée de la Haute-Kémo.

Les M'bis auraient eu particulièrement à souffrir des incursions de Senoussi : le chef Yaouti du village de Djéringa dut s'éloigner vers l'ouest afin de se rapprocher des Ungourras et de nous.

Digitized by Google

II

Organisation politique et sociale.

S'il fallait rechercher la véritable unité de groupement social chez les Bandas, on serait réellement embarrassé. Les indigènes eux mêmes n'ont qu'une idée fort peu précise des sélections sociales amenées par le hasard plus que par des conventions de collectivités. La preuve en est qu'un mot abréviatif commun : *n'da*, sert, dans leur langue, à désigner la tribu (canda), le village (maranda), la maison (n'denda). En effet, ces trois divisions que nous venons d'indiquer existent bien, mais pas avec les caractères nettement définis que l'on retrouve dans la division-type : la tribu, le village, s'ils sont concrètement définissables, ne sont, au point de vue social et moral, que des concepts affaiblis. Quant à la famille elle n'existe guère que dans la ligne directe; le reste n'offre aucun intérêt. Chaque village est commandé par un chef, mais il ressort de l'histoire connue de la race, que l'anarchie la plus profonde a toujours régné dans toutes les tribus, celles-ci étant constamment en lutte pour le simple plaisir de s'entre-détruire, de se voler les femmes et les enfants. Les grands-chefs de tribus n'ont jamais eu une réelle autorité; souvent plus ignares et plus lâches que leurs mmes, ils

Digitized by Google

n'essayèrent pas un instant, dans les moments difficiles, d'imposer leurs volontés. L'histoire ne nous a laissé que deux noms de chefs courageux : Pombolo, grand-chef des Ungourras, et Ouangandi, des N'Gaos. C'est sur cette société, composée d'agrégats si différents et si peu unis, que tomba la puissance Arabe. Comme une masse elle écrasa la race primitive, la réduisit en un étroit esclavage, en dispersa les éléments d'un souffle puissant. Le village seul a toujours offert une certaine cohésion et encore les chefs n'ont qu'une autorité très relative; les administrateurs qui se sont succédé au Chari ont vainement essayé de trouver des chefs dignes et capables du commandement : on n'en trouva que deux chez les Bandas : Grimintou chez les Ungourras, Ouangandi chez les N'Gaos. Or, le premier n'avait qu'un très petit commandement territorial, le second ne voulut jamais marcher dans nos vues.

Le chef du village est assisté, pour les décisions importantes, du « palabre », c'est-à-dire de la réunion de tous les hommes à partir de l'âge de 14 à 15 ans. Après tam-tam et pipi (1) obligatoires, on discute des intérêts du village et des décisions à prendre. Il paraîtrait qu'avant l'arrivée des blancs, ces réunions étaient très fréquentes, une ou deux fois par lune, mais qu'actuellement elles sont devenues très rares.

(1) Sorte de boisson fermentée en usage chez les peuples de l'Afrique centrale et faite de farine de mil.

Digitized by Google

III

Loi coutumière.

Il ne semble pas qu'il y ait de règle de justice précise chez les Bandas : cela provient de l'anarchie dans laquelle ils ont toujours vécu. Il n'y a qu'une sorte de droit coutumier prévoyant quelques punitions en usage depuis des temps immémoriaux.

Les châtiments par ordre de gravité sont : le paiement, le prix du sang, les « fers » aux pieds, la flagellation, l'empoisonnement, la mort. Le paiement est usité en matière de vol quand il y a restitution immédiate, et d'adultère quand il n'y a pas eu de tiers témoin oculaire et que la femme dénonce elle-même son amant. Ce paiement consiste en une dizaine de sagaïes, 20 flèches, 3 ou 4 bracelets.

Le prix du sang est payé par le meurtrier d'un homme ou d'une femme de tribu étrangère au chef du village auquel appartient la victime.

Il y a une jurisprudence adoptée : le meurtrier qui a supprimé une vie doit en rétablir d'autres : il donne une jeune fille. C'est la seule façon pour lui de se tirer d'affaire.

Les fers aux pieds consistent en deux petites poutres pesantes qui sont attachées à l'un des

Digitized by Google

Type général de la case banda. — Case banda, près d'un village.

Digitized by Google

pieds du patient avec des lianes. En cas de circonstances atténuantes, celui-ci est autorisé en marchant à se servir de lianes qu'il tient à la main, avec lesquelles il soulève les poutres. C'est le châtiment le plus généralement adopté pour le vol léger quand il n'y a pas remboursement immédiat, et pour l'adultère jusqu'à ce qu'il ait payé au mari le prix convenu.

La flagellation se fait avec une branche longue et flexible ou avec le cuir d'hippopotame que les Bandas ont emprunté aux Arabes (la courbache), ce que nous appelons la « chicotte ». Il y a flagellation pour provoquer des aveux, pour punir d'un vol important.

L'empoisonnement est une vengeance particulière, mais des conversations indigènes il semble bien ressortir que le chef de village aurait le droit d'empoisonner celui de ses administrés qui menacerait sa sécurité, celle de ses voisins ou la tranquillité du village. C'est surtout une sorte de droit politique, mais aussi un châtiment de droit commun. Sont passibles des peines de l'empoisonnement ceux qui ont violé le secret de la naissance, c'est-à-dire sont allés voir une femme prête à accoucher.

La mort immédiate est donnée par la sagaïe : elle est prononcée contre l'homme adultère pris en flagrant délit, celui qui refuse de payer le prix de l'adultère quand il est désigné par sa complice ou de payer le prix du sang.

Digitized by Google

La procédure banda est simple: le chef est arbitre et prononce la sentence, le père du coupable l'exécute. En cas d'empoisonnement ou de mort immédiate, c'est un homme désigné par le chef du village qui fait l'office de bourreau.

Notons quelques particularités en ce qui concerne le vol. La peine prévue est la mort. On procède préalablement à la flagellation. Mais ces châtiments peuvent être toujours rachetés. La restitution de l'objet volé est obligatoire. Le volé demande la restitution pure et simple ou le don d'un objet d'égale valeur, si l'objet détourné a perdu de son prix par usage, baisse de la valeur courante ou détérioration.

Un autre usage juridique est la *dot*. Contrairement à l'usage qui tend à s'établir dans nos pays de civilisation intense, c'est le mari qui donne la compensation du bonheur que va lui procurer l'épouse au lieu qu'il semble que nous exigions de notre compagne qu'elle nous dédommage des ennuis multiples que va nous causer sa perpétuelle présence.

Voici une dot payée avant l'arrivée des blancs : 6 *bingui* (bracelets de cuivre rouge), 60 *kokoras* (flèches), 8 *doudou* (sagaïes).

La dot moyenne actuelle, qui se passe de commentaires, prouve que l'article a sensiblement augmenté de valeur et que les marchandises européennes font prime.

Digitized by Google

300 flèches neuves (kokora oroni), 30 doudous, 4 *m'volas* (boucliers), 10 *n'dondo* (couteaux de jet), 300 petits colliers de perles bayakas multicolores, 5 colliers de perles bapteroses sphériques turquoises.

La coutume banda prévoit le divorce. Celui-ci n'a lieu en principe que pour faute de la femme : vol des biens de la communauté et surtout adultère. Le mari la rend à sa famille qui est tenue de lui verser la dot. Cet usage est commun à toutes les tribus. Cependant la femme peut abandonner son mari quand celui-ci s'est rendu coupable de vol ; la famille ne rend que la moitié de la dot. Si le mari réclame sa femme ou veut la reprendre de force, il peut être pris et frappé : il n'a aucun droit dans ce cas à la dot. Les M'Brés ont étendu cet usage : le mari ne peut en aucun cas s'opposer à la fuite de sa femme, mais il a toujours droit au reversement de la dot intégrale. Pour en finir avec ce point particulier, notons quelques détails : à côté de la dot, les Tambaggos et les N'dys font des cadeaux qui se donnent généralement par le fiancé au père, à la mère et au frère aîné. Cependant, s'il s'agit de l'aînée des filles, le père seul a droit aux cadeaux. La dot chez les M'Brés se verse à la mère.

Héritage. — C'est la femme qui hérite et dispose du tout pour sa subsistance. S'il n'y a pas de femme, c'est le père ou la sœur, ou, à défaut, le père

Digitized by Google

ou la mère : si enfin ceux-ci sont morts, tout passe aux mains du beau-frère ou de la belle-sœur. Enfin, s'il n'y a plus aucun parent, c'est au chef ou à l'ami le plus proche que revient l'héritage.

Contrairement à l'usage établi dans la plupart des autres peuplades, il n'y a aucune marque extérieure de respect à l'égard du chef. La transmission de pouvoirs s'effectue très simplement. Au père succède le fils ou le frère s'il meurt sans enfant mâle. Au cas où un chef ne laisse ni fils ni frère, son meilleur ami ou généralement celui qu'il aurait désigné avant sa mort est nommé chef : on fait un « palabre », on boit le pipi et tout est dit.

Contrats de travail. — Les contrats de travail et le louage de services existent chez les Bandas, mais pas par fractions entières de tribus comme nous avons pu le remarquer maintes fois chez les Mandjias. Ce sont chez les Bandas des cas particuliers ressortissant à deux causes :

a. — Acquisition du droit de cité, si le terme n'est pas trop pompeux ;

b. — Complément de payement d'une dot, ou plus exactement : tradition d'aider son futur beau-père aux semailles et à la récolte.

En ce qui concerne le premier point, M. Chamarande, au cours de tournées, a pu recueillir la preuve certaine que des villages, désireux de s'installer chez les M'Brés, payaient ce droit en travail pour le compte de leurs hôtes.

Digitized by Google

IV

Vie privée.

Il faudrait un Paul Bourget pour déterminer les lois de la psychologie de l'amour nègre.

Le rôle de la femme dans la société Banda, comme dans la plupart des agglomérations noires, est nul en soi, mais important et complexe au point de vue des relations quotidiennes. C'est un capital qu'on garde jalousement.

Quand un jeune Banda atteint l'âge du mariage, ce qui est relativement tard : vingt-cinq à vingt-six ans au moins, il choisit une femme généralement dans son village, quelquefois dans les villages voisins. Il va trouver son père ou, le cas échéant, son ami, et lui désigne la fleur sur laquelle ses yeux se sont reposés. Ici paraît une loi générale de l'humanité dont les facteurs sont représentés par les beaux-parents : on discute la dot : nous avons vu, au chapitre de la loi coutumière, ce qu'elle était.

Supposons qu'après de longs discours et force calebasses de pipi, le marché soit conclu. La jeune épousée est aussitôt confiée aux mains expertes des matrones... Trois mois après, la fiancée rentre dans la maison de son mari. Inutile d'ajouter que c'est l'occasion de bienvenues et de tam-tams sans nombre.

La polygamie est admise et pratiquée chez les

Digitized by Google

Bandas, mais dans des proportions raisonnables; les harems les plus peuplés ne dépassent pas dix à quinze femmes. La première femme mariée devient la « matrone », la maîtresse : elle porte le nom de *iyi n'da ko*, en langue indigène : la femme qui reste au village pendant la guerre. En effet, il paraîtrait que quand un village part en guerre ou pour une expédition longue et lointaine il emmène les femmes et les enfants d'un certain âge. Il ne reste que très peu de monde pour garder le village, quand, pour la circonstance, on ne l'abandonne pas pour aller s'installer ailleurs.

Naissance. — Quand le moment de la délivrance se fait sentir, la mère se retire dans la brousse avec deux femmes du village. Pendant toute cette période le mari seul peut approcher sa femme : tout autre que lui, s'il violait cet usage, serait puni dès le retour de la mère au village : on lui donnerait le « poison » qui le guérirait à jamais de sa curiosité. Cette coutume est exactement observée chez les Sangos et les Banziris.

Quand l'enfant est né, la mère revient au village où l'on procède à leur purification. L'un et l'autre sont lavés et oints : le petit est enduit de couleur rouge (tirée du *foro*). On ne fait généralement pas de tam-tam pour si peu, mais on en profite pour boire le nectar enchanteur qu'est le « pipi ». Ce n'est que trois jours après sa naissance que l'enfant reçoit un nom quelconque : il n'y a aucune

Digitized by Google

règle précise pour le choix de ce vocable, c'est la mère qui le choisit.

Culte des morts. — Quand un banda meurt, tous ses parents et amis se lamentent à l'unisson célébrant les louanges du trépassé : c'est, en un mot, ce que nous faisons d'une façon plus discrète. Comme nous, également ils font la toilette du mort. Après l'avoir lavé, ils l'oignent de graisse consciencieusement. Deux jours après, au milieu de tamtams, il est enterré suivant des usages que nous verrons tout à l'heure.

Le mort est gardé par les habitants du village ; cependant les femmes ne peuvent être veillées que par des femmes, et le chef par son fils, qui seul peut assister à l'inhumation de son père. J'ai demandé la cause de cette exception : on m'a répondu que les sujets ne devaient pas savoir de quoi était mort leur chef. J'avoue que la réponse ne satisfait pas pleinement l'esprit.

Le cadavre est conduit à sa dernière demeure avec des chants exécutés uniquement par les vieillards. Si c'est un homme, on chante les tamtams de guerre que nous verrons plus loin. Si c'est une femme, on entonne le « chant de l'excision » qu'il m'a été impossible de recueillir.

Un homme, s'il est mort de maladie, est enterré la tête tournée vers l'orient, et s'il est mort à la guerre, vers l'occident, et on met près de lui, autant que possible, l'arme qui l'a frappé. Une

Digitized by Google

femme est tournée indifféremment, la figure au nord ou au sud.

Voici la description d'une tombe Banda :

« C'est une sorte de crypte creusée avec un art remarquable dans la glaise. Le corps y est couché sur le côté, les genoux ramenés à la hauteur du ventre, les bras croisés sur le devant de la poitrine. La crypte est fermée par des rondins de bois et des nattes de paille. Le corps repose ainsi dans une espèce de caveau. Le reste du trou est comblé au fond par des cailloux, au-dessus par de la terre, à la surface, par une sorte de macadam en argile battue, mêlée de sable. Un remblai haut de quinze centimètres en forme de fer à cheval élargi détourne les eaux de pluie (1). »

Cannibalisme. — On ne peut, sur ce chapitre, que répéter ce qu'on a dit déjà des peuplades du Congo qui mangent la chair humaine. Cependant je dois ajouter quelques tempéraments en faveur du Banda, quelques restrictions qui tendent à prouver une fois de plus que la genèse de cette habitude est réellement le besoin.

Le Banda, en effet, ne mange que les morts et les prisonniers de guerre, ne fait aucunement commerce de chair humaine, ni ne tue ses voisins pour cette unique cause. Il ne mange les hommes étrangers à sa tribu que quand il les trouve morts

1. Chamarande : *Lettre personnelle.*

Digitized by Google

et abandonnés et encore est-il défendu de faire aucune réjouissance publique : c'est un cas de guerre formel. En aucun cas les Bandas ne touchent aux morts de leurs tribus.

Je n'ai pu élucider complètement la question de savoir si les femmes bandas participaient aux festins cannibalesques.

Voici cependant ce que je crois exact :

Les femmes Ungourras et M'Baggas mangeraient la chair humaine. Quant aux femmes Maroubas et N'Gaos, cela dépend du chef de village, mais il y aurait une tendance nette à les en priver.

Les femmes Oudios ne peuvent pas y goûter. Les enfants mâles sont également exclus de ces festins jusque vers treize ou quatorze ans : à cette époque, ils y ont droit sans qu'il soit besoin, comme dans certaines autres peuplades, qu'ils soient circoncis. Si le père, pour une raison ou pour une autre, n'en mange pas, les fils doivent aussi s'abstenir.

Poisons. — Les poisons jouent le même rôle dans les sociétés indigènes que dans les républiques italiennes du moyen-âge. Avec une calebasse de pipi, on se débarrasse d'un concurrent, d'un ennemi, d'un gêneur.

On comprendra facilement que les indigènes soient discrets sur ce chapitre ; cependant on peut affirmer que ces poisons usités, lents et exclusivement d'origine végétale, ne sont guère qu'au

Digitized by Google

nombre de deux ou trois. Ce sont des racines et des écorces d'arbres macérées dans l'eau. Cette mixture est jetée dans la bière de mil : les plus foudroyants n'agissent pas avant trois ou quatre jours et semblent rentrer dans la catégorie des stupéfiants.

Jeux. — Les Bandas n'ont qu'un jeu : le *kouka* qui est le *patara* des Sangos. C'est notre « pile ou face ». On parie ce que l'on veut et le sort juge des coups : pour jouer, on prend 4 *cauries* ou 4 objets de même forme qui ont un côté convexe et un concave. Pour mieux faire comprendre le jeu, disons que le côté convexe, c'est face, le concave pile. En lançant les 4 cauries, on aura les cinq combinaisons suivantes :

4 faces ou 4 piles	:	gagne.
3 faces 1 pile 3 piles 1 face	*ou*	perd.
2 faces 2 piles	:	gagne.

En résumé, les nombres pairs de face ou de pile gagnent, les nombres impairs perdent.

Il y a trois chances de gagner sur deux de perdre. Et avec cela les indigènes jouent des perles, de l'étoffe, ou, quand ils sont moins riches, des flèches, des sagaïes, mais on peut être assuré que tous jouent : petits et grands, riches et pauvres, du matin jusqu'au soir. Tout leur est bon comme enjeu : ils joueraient même pour perdre, parce qu'il faut jouer.

Digitized by Google

V

Contes et légendes.

Les Bandas ne s'étant jamais imaginé que l'existence du coin du monde où ils habitent puisse être l'effet d'une cause quelconque, n'ont jamais poussé la curiosité jusqu'à rechercher cette cause. Le catholique plongé dans le recueillement de la prière, le Musulman confit dans ses salams, le « sauvage » adorant ses fétiches, les étonnent au même titre. Ce n'est qu'au contact des Musulmans que les moins réfractaires ont acquis la notion de l'Être suprême, et encore ne peuvent-ils atteindre aux spéculations métaphysiques du plus tiède Musulman.

La meilleure preuve en est que si l'élément arabe a conquis et dompté la race Banda, jamais il n'a pu la convertir à la religion de Mahomet. Il y a, il est vrai, une cause première : les Arabes n'ont jamais traité leurs vaincus que comme des « beni kelb », jamais dignes d'entendre la bonne parole, jamais suffisamment purifiés pour pratiquer leur religion.

Mais, à part cela, il y a une impossibilité matérielle à la conversion des Bandas : ils ne sont pas développés intellectuellement; ils ne comprennent pas et jamais ne pratiqueront, dussent-ils rester leur vie entière près du Musulman. Où la religion

Digitized by Google

Jeune fille N'Dy.

Digitized by Google

musulmane et ses pratiques concrètes échouent, la doctrine catholique et ses abstractions échoueront fatalement.

Les Bandas ont une sorte de Dieu : c'est *Youvrou*, celui qui fait la pluie, le tonnerre et les éclairs.

Au commencement, Youvrou descendit du ciel et se décida à créer l'espèce humaine. Il fit un homme qu'il appela *Amba,* puis une femme : *Téné*. Il créa ensuite tout ce qui devait servir à leur alimentation et à leur existence.

Probablement satisfait de son ouvrage, il fit six M'Brés (trois hommes et trois femmes), six Maroubas et six N'Dys. Il les accoupla et leur apprit le grand geste d'amour qu'il leur fit répéter trois fois pour s'assurer qu'ils l'avaient bien compris.

Enfin, il leur montra dans la nature les plantes et les animaux, tout ce qui était bon et tout ce qui était mauvais. Cela fait, il remonta dans le ciel et laissa les mortels à leur triste sort.

Une des légendes les plus intéressantes et généralement admise aussi bien chez les Mandjias que chez les Bandas, est l'existence des « Corocoumbo », des « *hommes de la montagne* ». Ces êtres surnaturels, qui ne sont que les âmes des trépassés, très petits, ne prennent la forme humaine que pendant la nuit et pour jouer des tours pendables aux vivants, les enlever ou les envoyer de vie à trépas. Les Bandas ont une très grande croyance dans ces esprits : un homme meurt-il? immédiatement on va sur la montagne où ils habitent toujours; on

Digitized by Google

leur apporte des cabris, des poules, des œufs, du manioc, du « pipi » et de préférence des chiens; en un mot tout ce qu'il faut pour distraire leur estomac, car ces esprits mangent et boivent, vivent de tout ce qu'ils trouvent, comme la plus misérable des animalités.

Personne ne peut les voir sans danger, sauf les vieillards. Ils sont tous dangereux, mais plus ou moins; quelques-uns d'entre eux donnent la mort immédiate par le regard. D'autres se contentent d'aborder, la nuit, les passants et de les tenter par quelques calebasses de pipi bien frais. Quand le malheureux a les jambes ramollies par le breuvage, l'homme de la montagne l'emporte : on ne le revoit jamais. Quelques autres de ces esprits ont de fâcheux procédés : aux passants, la nuit toujours, ils proposent des viandes succulentes. Si le patient refuse, l'esprit s'en va; s'il accepte et porte la viande à ses lèvres, il tombe foudroyé.

Il m'a fallu des ruses d'Apache pour obtenir quelques détails sur ces hommes de la montagne. Ce sont les âmes des trépassés : hommes, femmes et enfants ayant subi le « jugement dernier » et reconnus bons.

C'est qu'en effet il y a une sorte de jugement dernier : un enfer et même un paradis, si l'on admet que cette habitation céleste soit le maximum du bonheur que puisse atteindre un mortel.

Quand un homme meurt, tous les esprits qui l'ont connu se réunissent en concile et jugent sa

Digitized by Google

vie : il ne semble pas que cet examen soit très approfondi et qu'il existe un grand livre du Bien et du Mal.

A-t-il donné la mort en tuant ou en empoisonnant? telle est surtout la principale question posée. Si oui, il sera puni : si non, il sera récompensé. Dans le premier cas, un esprit se rend à quelque distance de là, creuse un grand trou, y fait comme par enchantement placer des fagots de branches. L'âme arrive au croisement d'une grande route et d'un petit sentier et là entend la sentence. « Prends cette route », dit l'esprit; le méchant marche et tombe dans le trou qui s'allume immédiatement. « Prends ce sentier et viens vivre avec nous », s'entend dire le bon. Il y a un châtiment spécial, réservé celui-là aux criminels incarnés, aux écumeurs de grand chemin. Quand un scélérat de ce genre meurt, les esprits envoient son âme dans le corps d'un lion, et cet animal étrange est condamné pour l'éternité à la chasse à l'antilope. Ce supplice est doublé de celui de Tantale : c'est qu'en effet le lion ne peut manger sa proie : il doit l'apporter aux « corocoumbo » qui s'en délectent. Cette incarnation des méchants dans le corps du lion est la seule manifestation de totémisme connue chez les Bandas.

La vie dans le royaume des esprits est l'idéal du bonheur pour le noir. Il y a bien de temps en temps quelques petites occupations, des réunions du conseil, un méchant à punir, mais qu'est cette

Digitized by Google

peine à côté des multiples avantages de la situation? On se réunit à l'ombre de l' « okourou », on y danse éperdument, on y boit le pipi, on y mange la farine et les chiens que les vivants viennent y apporter. On peut parler des heures entières, s'effondrer dans la volupté, que sais-je? N'est-ce pas le bonheur sans limites? Le royaume des trépassés a une organisation politique, si on peut dire, semblable au royaume des vivants. Les esprits vivent par groupes ayant à leur tête un chef. Ce chef n'est choisi ni parmi les chefs temporels, ni parmi les vieillards, mais chez ceux qui ont été enlevés par les esprits et de préférence les enfants, parce que leur âme ne connaît pas le mal. Il y a un grand-chef qui est d'ailleurs une personnalité connue du monde terrestre; je n'ai pu savoir quel il était ni quels étaient sa puissance et son rôle.

Nous avons dit que les esprits, quand ils revêtaient leur ancien corps, avaient le pouvoir de tuer les mortels du regard. Aussi est-il facile aux victimes de punir leur meurtrier. Ils descendent dans la vallée de larmes, attendent leur meurtrier dans la brousse et lui font d'amers reproches. Ensuite, ils le fixent du regard et disparaissent. Dans un délai maximum d'un jour, le patient est mort et conduit à l'enfer.

Un esprit peut mettre sous la protection des autres esprits un mortel qui leur est cher, généralement son fils. Mais il faut que le père fasse une reconnaissance solennelle de son protégé. Aussi,

Digitized by Google

avec un groupe d'esprits qui le connaissent, invisibles comme lui, il se rend dans un endroit écarté où il sait le rencontrer, et presque toujours quand celui-ci s'éloigne dans la brousse pour y couper le fagot quotidien. Quand l'opération est terminée et que l'homme retourne à la maison, les esprits disent au père : « Voilà ton fils, ne le reconnais-tu pas? — Non, dit le père, il faut que je voie son visage. » Un des esprits touche l'épaule de l'homme de façon à lui faire tourner la tête. Le père dit alors : « C'est bien lui, je le reconnais. » Et les esprits remontent sur la montagne.

On peut aussi demander aux Corocoumbo la guérison des malades. On prend une poule blanche et on se rend à la montagne en soufflant dans ses mains et bas : « Youvrou, sin in... Dieu! viens! »

Au bout de quelques minutes, quand on croit que les hommes de la montagne ont eu le temps d'approcher, on jette la poule et on se sauve à toutes jambes. Si l'offrande plaît aux corocoumbo, ils guérissent le malade.

J'ai demandé sous quelle forme ils se montraient le plus volontiers aux vivants : ils sont très petits : un mètre à peine, entièrement nus; ils portent autour du cou des petits morceaux de bois ; ils ont un grand sac et sont armés jusqu'aux dents de flèches et de sagaïes.

Les corocoumbo ont à leur disposition des esprits justiciers : les *legpa* et les *mokoubiri* qu'ils

Digitized by Google

envoient sur terre punir les vivants. Le *legpa* est un nouveau centaure : il a la tête et les pieds de l'antilope, le ventre et les épaules de l'homme. Un beau jour, vous le voyez arriver : il vous demande du *foro* (bois rouge), de la farine, des œufs; il lui serait agréable d'être oint de graisse. Vous trouvez mauvais le gêneur, mais malheur à vous si vous ne manifestez pas une joie et une condescendance parfaites, car le legpa vous jette un sort. Si vous avez satisfait à ses demandes, il s'éloigne tranquillement.

Le *mokoubiri* est plus terrible : c'est un homme comme un autre, mais qui s'adresse uniquement aux méchants, aux brigands. Il se fait offrir par ceux-ci des poules, des œufs, en un mot tous les présents ordinaires qu'il refuse invariablement. Il demande alors du chien et des excréments humains : quand il est servi, il fixe le patient pendant quelques minutes et s'éloigne. Deux jours après, celui qui a reçu le sort du mokoubiri meurt et généralement dans de grands supplices : les corocoumbo viennent en bande faire tam-tam autour de son lit de mort et ne cessent leur sarabande échevelée que pour le juger.

Les M'brés ont modifié la conception du *inna* : ce lion-esprit est non seulement condamné à chasser l'antilope pour le compte des corocoumbo, mais il peut être l'exécuteur des hautes œuvres. Dès qu'un homme a vu le *inna*, il se sauve, et généralement toute sa famille le suit.

Digitized by Google

Les Bandas connaissent les *jugements de Dieu*, mais à la manière indigène, c'est-à-dire peu compliqués et à la portée de tout le monde. Cependant ces jugements de Dieu diffèrent de ceux du moyen-âge et des autres épreuves indigènes en ce qu'ils ne sont pas applicables à toutes les circonstances de la vie. Le destin n'est sondé que quand la mort tourmente un parent ou un ami pour savoir si elle va faucher le patient *dans la journée*.

Trois épreuves sont usitées : le *zounga*, le *doudou* et le *foro*.

Le zounga est un morceau de bois que l'on fiche à peine en terre : les hommes qui posent la question s'éloignent de dix à douze pas et prennent de petits cailloux qu'ils lancent sur le « zounga » en disant : « Sé kiou caï si youccou » (s'il va mourir, tombe!) Quand les trois ou quatre pierres sont lancées, l'arrêt est rendu : si une des pierres a touché le zounga et l'a fait tomber, la mort est victorieuse. Au cas contraire, le malade a au moins vingt-quatre heures devant lui. Le zounga s'applique aussi pour connaître la bonne route. On peut remplacer le bois par une flèche tenue à la main.

Le *doudou* est la longue sagaïe de bois dur et flexible terminée par un fer plus ou moins large, plus ou moins barbelé. Voici la recette de l'épreuve du doudou. Prenez une calebasse : posez-la sur le sol par sa rondeur, mettez-y une pierre pour consolider le tout. Vous prenez la sagaïe et la posez

Digitized by Google

délicatement sur les bords de la calebasse de façon à ce qu'elle ne touche la terre ni d'un côté ni de l'autre. Ceci fait, recueillez-vous et mettez-vous à croppeton près de la calebasse. L'épreuve commence. Vous prenez la sagaïe entre le pouce et l'index dans le milieu de la calebasse : vous l'élevez de deux à trois centimètres et brusquement laissez-la retomber. Les lois de l'équilibre font le reste : si la sagaïe ne retrouve plus son équilibre, roule sur les bords de la calebasse et tombe à terre, le malade est sauvé. Si la sagaïe reprend son équilibre, il est bon pour un monde meilleur.

L'épreuve du foro est plus palpitante encore : le *foro* ou le *m'bio* des Sangos et des Yakomas est le bois de teinture garance. Vous en prenez un petit morceau que vous fichez en terre. Si, pendant une minute, aucune fourmi ne fait son apparition dans un cercle de cinquante centimètres autour du foro, tout va bien; sinon, avant la journée finie, il y aura un Banda de moins dans la vallée de larmes.

Les Bandas, moins cependant que beaucoup d'autres, croient aux pratiques de sorcellerie, aux esprits, aux revenants qui dans leur esprit ne font qu'un. Ils croient également — Huysmans jubilerait — aux *incubes*. Ceux-ci viennent la nuit posséder les femmes : elles les voient mais ne peuvent les toucher, fixer leurs traits.

Les Bandas ne croient nullement à la puissance des arbres; cependant il en est un qu'ils honorent fréquemment d'offres : farine, chiens, etc. C'est

Digitized by Google

l' « okourou », grand arbre dont le bois est surtout usité par la confection des pirogues. Mais ce n'est pas pour lui-même qu'il est ainsi honoré : c'est qu'il est le lieu de repos des corocoumbo qui viennent s'y ébattre follement.

Eu revanche, le Banda a un culte tout particulier pour l'eau, qu'il craint beaucoup d'ailleurs. Quand un homme s'est noyé, sa famille et ses amis tuent un chien et le jettent à l'endroit de l'accident. Il faut absolument le faire, sans quoi les esprits de l'eau se vengeraient. Ces esprits de l'eau ne sont pas des mythes pour les Bandas. Ce sont des monstres dont les corps sont les roches affleurant les cours d'eau, dont la voix est le grondement de la chute ou le murmure de la source.

Aussi apaise-t-on la colère des plus méchants : ce qui explique les nombreuses offrandes de nourriture faites aux rapides.

FÉTICHES. — SORCIERS

Les Bandas n'ont pu résister aux populations musulmanes et depuis quelques années aux Sénégalais ; ils ont adopté des fétiches, mais avec une ardeur tiède : ces fétiches sont peu nombreux : un ou deux au plus et très petits, portés aux poignets ou à la ceinture. Ce sont presque toujours de petits morceaux de bois de un à deux centimètres ou des cauries portés au moyen d'une mince ficelle de corde indigène. Il n'y a guère que deux

Digitized by Google

fétiches appréciés : celui des blessures au pied et de la fatigue à la marche, et celui de la variole.

J'ai cependant vu le grand-chef des M'Brés *Doumba* couvert de fétiches de toutes sortes, petites cornes d'antilope, bois tordus capricieusement, chapelets de cauries, etc. Il passait pour un renommé « sorcier ».

La même tribu possédait aussi une sorte de nain sorcier appelé *Zanga* auquel j'ai vu exécuter, en cours de tournée, des danses de caractère peu banales.

Ces sorciers sont très redoutés ; on les craint surtout pour le « mauvais œil » qui tue les gens, si l'auteur ne vient pas au chevet du malade « faire un médicament » pour lui rendre la santé.

On comprendra sans peine que j'aie pu recueillir fort peu de choses sur les pratiques de sorcellerie.

J'ai pu cependant, au cours d'un règlement de palabre, noter un détail intéressant :

Pour jeter un sort, le sorcier met un petit morceau de bois infime debout au milieu de l'empreinte du pied de celui qu'il veut frapper et le recouvre de terre. Le bois est pris à un arbuste : le « *vehenda* », de la grosseur de l'avant-bras. Ce sort est, paraît-il, le plus terrible : il est surtout employé pour châtier les voleurs.

Le sorcier est aussi quelque peu astronome : nous n'insisterons pas sur ce point.

Digitized by Google

LA GUERRE

Il faudrait de nombreuses pages pour décrire la guerre entre tribus, entre villages.

Le village qui attaque part à travers brousse, sans parler, sans allumer de feu jusqu'à quelques kilomètres du village qu'on veut surprendre. Les guerriers campent dans l'obscurité et attaquent à l'aurore en faisant un vacarme assourdissant pour effrayer l'adversaire.

Ce n'est pas le chef qui dirige l'attaque : celui-ci reste toujours en arrière et désigne un homme pour le remplacer.

Le chef n'est pas propriétaire du butin : il choisit ce qu'il veut. Ceux qui cachent le butin ou le volent sont passibles de la peine de mort. — On ne rend jamais les otages.

Remarque curieuse : celui qui prête son bouclier a droit à la moitié du butin fait par l'emprunteur. Un ancien « ascar » de Rabah m'a signalé le même fait chez les Arabes pour les prêts de chevaux.

VI

Le chant, la musique et la danse.

Les chants Bandas sont peu nombreux, simples comme motifs mais très compliqués comme mélodie et surtout comme exécution. Il n'y a guère que un ou deux chants de guerre, les chants de la cir-

Digitized by Google

concision et de l'excision, deux ou trois tam-tams renommés et des chansons de circonstance, les « couplets du jour ». Si on ajoute à cela quelques paroles adaptées sur nos sonneries de clairon, on aura à peu près tout le répertoire Banda ancien et moderne. Tous les chants se composent d'un « leit-motiv » répété pendant toute la durée du tam-tam. Ce leit-motiv est encadré d'une sorte de récitatif sous la forme de chœur. Les enfants aux voix suraiguës, les femmes aux organes grêles, les hommes adultes qui seraient nos ténors et barytuns, enfin les voix graves sont les parties de ce chœur dont l'ensemble est assez harmonieux et forme à son tour un « leit-motiv » qui se répète à satiété. Les Bandas affectionnent les vocalises, mais ces vocalises sont presque intraduisibles avec notre notation musicale et offrent ceci de particulier que chaque exécutant en modifie à son gré le ton, quelquefois même la teneur. S'il est facile de recueillir les paroles, il est presque impossible d'en noter la musique, chaque indigène chantant sa partie à sa façon. Voici quelques-uns des chants Bandas que nous diviserons en *chants anciens*, *chants modernes* et *chants de circonstance*.

CHANTS ANCIENS

En voici un que l'on peut qualifier d'antédiluvien. La simple lecture suffit pour montrer que c'est la prière arabe déformée par l'usage pendant de nombreuses années.

Digitized by Google

Notation phonétique :

Ala, ella daï ma la (*bis*)
La ella daï la la.

c'est le La Illah... des Arabes.

Le chant de guerre qui suit est beaucoup plus moderne et traduisible. Il se compose d'un chant et d'un chœur qui pousse les « Ah » et les » Ouh » au moment voulu.

A blacadja A blacadja Ah, Ah, Ah!
M' vola a b' laco Ah!
M' vola m' bingué Ah! m' vola!
M' bla kara, Ah! m' bla kara Ah!
Ouh, ouh!

Nous les avons entourés tous! Ah!
Et tués tous! Ah!
Nous avons pris le bouclier. Ah!
Le bouclier de leur grand chef! Ah oui, le bouclier!
Sur la route des sauvages! Ah!
Sur la route des sauvages, ouh! ouh!

CHANT DE GUERRE

Balamba na baïma bolo banda
Kpekpé ni k ya mourrou
Banda Banda a toko mourou Kooua
A deddé alafo, oh, oh!...
Mourrou oh, m'bala pata
Mourrou oh blangou
A deddé, oh, oh!...

Digitized by Google

Nous, fils de Bandas avec nos boucliers,
Faisons le tam-tam de guerre,
Nous ne fuyons pas, nous sommes des tigres,
Les Bandas vous blesseront avec la sagaie
Et vous aurez peur des tigres,
Tous ceux qui resteront seront coupés
Par le milieu, oh! oh!...
Nous sommes des tigres, et vous, des éléphants de vase.

CHANTS MODERNES

Voici le tam-tam classique, obligatoire dans toutes les réjouissances.

Chant : Yigo papo pasou ma zé bo pa yigo
A na maï papo si papo yigo
Yigo nagam a to kouka.

Chœur : Zimbala ó youccou ó ma n'da commandant.

Chant : Nagam sikati (1).....
Nagam a na an si maï za bangba yigo
Nagam a na dé yeyo zi sé ga maï n'da maï.

Chœur : Zimbala o.....

Chant : Sè gou mo gou 'na na combé bédékora
Koudoudou a na zanvala ana
Za kouara na za koko so koumázi.

Chœur : Zimbala.....

(1) Le Banda, comme le latin dans ses mots, brave l'honnêteté.

Digitized by Google

Nagam ne tiri pesi mi dabo
. . . . . dongo kakai
Guia ozoro kongorongo yabrou.

Chœur.....

Yigo guédébiri za sembé goutou
Na bo iyi bo na bo na za otro goutou
Nagam yandogo tatala on.

C'est toi qui me dis :
Tu dis qu'il faut partir là-bas,
Viens, nous allons jouer.

Chœur : Il faut apporter de l'ivoire au commandant.

Allons nous reposer; ..
Viens, nous partons voler quelque chose,
Allons couper du bois et partons dans cette case.

Chœur.....

Nous partons, prends ta natte et ton carquois,
Nous partons, prends ta sagaïe et ton bouclier,
Prends ta natte et mets ton chapeau sur la tête.

Chœur.....

. . . . . aujourd'hui je veux te battre,
. . . . . quand la soupe sera finie,
Pour préparer le repas nous allons tuer un cabri.

Chœur.....

Prends la calebasse pour te laver et porte-la
A ta mère,
Viens l'apporter,
Allons acheter un miroir.

Digitized by Google

Voici un second tam-tam presque aussi connu que le précédent; nous ne pouvons le traduire ici.

Douléma, Ah Douléma, Ah...
Pa ouoro couya mi bo bari
Voveur mi kamaka ka.
I soucou touté gaga ni
Salam Aleïkoum.

CHANTS DE CIRCONSTANCES

Ces chants sont nombreux; tous les Bandas qui se respectent en font à leur façon; les plus jolis sont chantés de village en village. En voici un :

Chant dit du « Commissaire Gentil. »

(Romboa, grand-chef des Maroubas, auteur).

Sè na ko Arab
Sè za béré fo mè ni
Mi sé dé kanga na sé Marouba
Toumou kanvoro kala n' Déllé
Kanvoro! kanvoro! Kanvoro!

dont voici la traduction :

Il est parti faire la guerre aux Arabes
Il avait des cadeaux : il ne m'a rien donné;
Je ne suis pas l'esclave des Moroubas
Qui s'aiment sur la terre de feu, à N'Dellé
(chez Senoussi).
Terre de feu! Terre de feu! Terre de feu (1)!

(1) Plus exactement : emplacements de foyers éteints.

Digitized by Google

Divers. — Voici, à titre de curiosité, un modèle de couplets adaptés sur des sonneries de clairon :

La Soupe.

Corbodio n' gari sé po mata?
Corbodio sé n' gari non.

Corbodio (sobriquet du sergent indigène) demande où
Corbodio l'a mangée toute. [est la farine?

Les Bandas chantent en dansant, mais ces danses sont assez simples et sans grand caractère. Elles consistent surtout en flexions des jambes et en frappements de mains cadencés, sans bouger de place ou en faisant un cercle de faible rayon. Quelquefois ils agrandissent le cercle et allongent le pas. Imaginez un coureur dans la position du pas gymnastique, balançant les coudes et marchant à grandes enjambées.

Le cercle est formé de la ligne des hommes et de celle des femmes coude à coude.

Ils ont cependant une sorte de tam-tam qui est plutôt un jeu qu'une danse.

Étant en cercle et frappant des mains en cadence, un danseur quelconque se détache et se rend, en faisant les mouvements qui lui plaisent, devant un autre à un point quelconque de la circonférence. Il le désigne par un geste du doigt ou du coude, un appel des pieds, une inclinaison de tête. Le danseur désigné va trouver un troisième

Digitized by Google

danseur qui lui-même continue la mimique. Quand le jeu est bien lancé, on le fait en partie double, triple, quadruple. Il s'agit de ne pas s'embrouiller dans ce manège.

Les chants sont accompagnés du classique tam-tam. C'est chez les Bandas, comme dans toutes les parties de l'Afrique, la peau de bête, rasée et tendue sur une caisse résonnante : tronc d'arbre évidé, caisse... etc...

On le frappe avec les mains, rarement avec des baguettes. Je dois dire que le tam-tam est facilement remplacé par une foule d'objets que l'on frappe alors avec une baguette : la calebasse et les vieilles caisses de zinc jetées au rebut sont les modèles du genre.

Un autre instrument est le non moins classique *balafon :* mais les « touches », ne sont pas toujours posées sur une monture ; elles reposent sur un trou en terre assez profond, qui sert de caisse sonore.

Nous arrivons au *koundi*, ou guitare. Cet instrument étrange et assez harmonieux figure assez bien les harpes mystiques, celles que l'on voit aux mains de David ou dans les missels moyen-âgeux. La caisse sonore est formée d'une peau hexagonale tendue sur une écorce. D'un bout part une tige en demi-cercle, terminée par cinq chevilles. Les cordes, qui sont des lianes de la brousse, partent de ces chevilles et sont attachées au milieu de la caisse sonore.

Digitized by Google

Les guitares sont quelquefois de différentes formes.

Enfin, il y a les « castagnettes » indigènes empruntées probablement aux riverains de l'Oubangui. Deux petits fruits ronds de cinq centimètres de diamètre, vidés et remplis à moitié de perles, sont joints par une filière. La première boule est prise entre le pouce et l'index de la main dans l'intérieur. Il faut remuer la main de façon à ce que l'autre boule vienne heurter la première. Les femmes surtout ont de ces instruments et font aller et venir leurs mains pendant des heures entières, toutes ensemble, et avec une cadence parfaite.

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE

LA LANGUE BANDA

La langue banda est d'origine bantou; c'est une opinion déjà émise par Deniker et Maistre qui assure qu'elle a de nombreux points de ressemblance avec les langues de la côte orientale : Kiswahili et Kiganda. Ce dernier a pu remarquer, d'autre part, que les armes de la tribu rappelaient celles des Niams-Niams et des Monbouttous.

La langue banda a été étudiée pour la première fois très rapidement par Maistre dont les N'dris sont les N'Dys actuels. Nous prions le lecteur de se reporter au vocabulaire qui suit l'ouvrage de l'illustre explorateur. Je tiens cependant à signaler quelques petites erreurs.

Contrairement aux dires de Maistre, la langue N'dri (banda) n'est pas composée :

1° Des Mandjias qui forment une race absolu-

Digitized by Google

ment dissemblable et dont la langue a été étudiée par M. le gouverneur Clozel (vocabulaire Baya) (1).

2° Des Aouakas, des Akoungas et des Arétous, qui ne sont pas Bandas. MM. Chevallier et Decorse ont sûrement des renseignements précis sur ce point;

3° Des Banziris, qui n'ont qu'une parenté très faible avec le groupe Banda. Maistre a dû entendre parler des Togbos, des Boubous ou autres populations soumises par les Banziris.

Si je tiens à faire une petite critique du vocabulaire de Maistre, je prie cet explorateur pour lequel, au Chari, nous professions tous une véritable admiration, de ne pas la prendre en mauvaise part. Maistre, en passant rapidement, est tombé dans quelques erreurs, auxquelles je me suis heurté, auxquelles tous les nouveaux arrivés auront affaire. Je tiens simplement, puisque j'ai eu le temps de les remarquer, à les signaler :

1° Les indigènes répètent fréquement, surtout dans l'interrogation, deux fois le même mot. *Mais c'est uniquement pour être sûrs d'être bien compris.*

Comment t'appelles-tu? Bongo... Bongo.

Comment appelles-tu cet animal? M'bala... M'bala (éléphant... éléphant), etc.

1. Clozel (T.-J.) : *Les Bayas, Haute Sanga, Bassin du Tchad.* Notes ethnographiques et linguistiques. Paris, 1896, in-8° (J. André, éditeur).

Digitized by Google

2° Dans tous les mots la particule *zou*, indique l'idée d'espèce humaine :

La patte, *tchouprounou*
Le pied, *tchouprounouzou*

3° Se rappeler que la plus grande partie des mots sont composés. — Rechercher toujours les composants. — Dégager le mot des « formes » qui l'accompagnent. — Éviter les amplifications d'interprètes.

4° Et surtout se méfier de notre prononciation.

Ex. : Tu es. Le vocabulaire donne *kiou kiou* (tué).

Ceci dit, je le répète pour mémoire, nous allons commencer l'étude de la grammaire.

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER

Prononciation. — Valeur des sons. — De l'accent tonique.

Est-il besoin de dire que les Bandas ne connaissent pas l'écriture? Leur langue est simplement parlée, mais comme elle ne répond qu'à un besoin très limité, les mots sont peu nombreux.

Après étude et comparaison des mots de la langue, on peut en classer les sons simples au nombre de vingt-six, ce sont :

an — guttural, valeur : ane;

a, *be*, *de*, *gue* — simple, même valeur que le nôtre;

mb — valeur : mbeu, son très fréquent dans la plupart des langues indigènes (dahoméen, sango, yakoma, banziri);

nd, dental, et *ng*, guttural, valeur : nde et nge (même remarque que pour mbe);

fe, labial;

yi — valeur : yi long, s'adoucit quelquefois et devient l'i français.

Digitized by Google

La musique banda.

Digitized by Google

Dj — valeur : Djeu ou mieux : Dieu.

ke, me, ne, o, ou — même valeur qu'en français.

oô — o très allongé, sourd et guttural.

on — sourd et guttural.

oï — valeur : oyi, rare.

Les sons *le* et *re* n'existent pour ainsi dire pas dans la langue qui nous occupe, ainsi que dans beaucoup d'idiomes indigènes ; ils ne forment qu'un seul et même son intraduisible et qui tient des deux. — AFIN DE NE PAS SURCHARGER LES MOTS DE SIGNES CONVENTIONNELS, NOUS LES ÉCRIVONS AVEC L'R FRANÇAIS, MAIS IL FAUDRA PRONONCER EN TENANT COMPTE DE CETTE REMARQUE.

se, te, ve — même valeur qu'en français.

ûng — guttural, valeur : onne gueu, est un son caractéristique de la langue.

ze — se prononce dans certains cas comme le *th* anglais.

in — lingual, valeur : inne.

Les sons de la langue Banda se résument donc de la façon suivante :

a) Sons communs à la langue française : a, fe, ke, me, ne, o, ou, se, te, ve, ze.

b) Sons particuliers à la langue : añ, mb, nd, ng, yi, dj, oô, oi, re, ung, in.

c) Sons français n'existant pas dans la langue : i, le, re, xe, gne, he aspiré.

Digitized by Google

L'alphabet Banda se composerait donc, si l'écriture était connue, des lettres suivantes :

a, b, d, e, f, g, i, j, k, m, n, o, p, r, s, t, u, v, y, z.

ACCENT

L'accentuation étant semblable à la nôtre, nous emploierons donc les mêmes signes conventionnels : accent aigu et accent grave, afin d'avoir le phonétisme exact :

Ex. : l'ongle *gouépé.*
le travail *marè.*

Il semble qu'il n'y ait pas lieu de se servir de l'accent circonflexe : en effet, *oô* seulement comporte l'augmentation de son que provoque cet accent.

ACCENT TONIQUE

L'accent tonique existe en langue Banda ; nous avons pu en déterminer les règles suivantes qu semblent être très générales :

Règle I. — Dans les mots de deux ou trois syllabes, l'accent tonique se place sur la première.

Ex. : mots de deux syllabes :

yávrou, chien ; *yípo,* lune ;
góngou, eau ; *kága,* montagne.
dioúrou, mil.

Digitized by Google

Mots de trois syllabes :

kókora, flèche; *sitima,* être.

Règle II. — Dans les mots de quatre syllabes, l'accent tonique se place sur la première et la troisième syllabe.

kóukoudoúnou, placer sous.

Règle III. — Dans les mots simples de trois syllabes ou plus, à chaque accentuation correspond une syllabe faible, qui est la pénultième.

Ex. : *sitimã* (pr. : sitime).

kóukóudounõu (pr. : koúkoudóune).
áyoumã (pr. : ayoume).

Règle IV. — Dans les mots composés, chaque mot simple est soumis aux règles précédentes.

Ex. : porteur :	*zóuzou,*	homme,	*zóuzoucómba.*
	cómba,	charge.	
après-demain :	*lólo,*	jour,	*lólobissi.*
	bissi,	deux.	

L'absence de l'accent tonique sert à modifier la signification d'un nom en modifiant la prononciation. En voici quelques exemples, de cas peu fréquent :

bánga, caoutchouc.
banga (s. a t.), joue.
gongou, eau.

Digitized by Google

góngou, seins, mamelles.
kókora, flèches.
kokora, les arachides.
n'gánga, la colère.
n'ganga, racine du contenant.
d'édé, compter.
dédé, corne (1).

(1) Nous ne mettrons désormais l'accent tonique que sur les mots qui pourraient prêter à confusion.

Digitized by Google

CHAPITRE II

Des mots et de leur formation. — Racines. — Termes génériques. — Préfixation. — Mots composés. — Mots de formation récente. — Emprunts aux autres langues. — Onomatopées. — Règle des abréviations. — Abréviations irrégulières. — Déformation par les indigènes. — Règles euphoniques. — Élision.

La langue Banda, comme toutes les langues indigènes primitives, est fort pauvre. Elle ne possède que quelques mots simples, sortes de racines; les indigènes créent tous les autres mots au fur et à mesure de leurs besoins toujours croissants par l'adjonction de préfixes, de suffixes, ou par la fusion de deux mots simples.

Racines. — Ces racines sont peu nombreuses. Voici quelques-unes des principales.

Indéné — cf. : Amour, aimer, désirer. S'emploie pour accepter, agréer, vouloir, désirer, envier, contenter, demander; — par extension : l'amour, l'amitié, le désir, la joie, le contentement :

Digitized by Google

Je ne veux pas, *m(i)'indéné gouta gouni.*
Que désires-tu? *bo indéné yigo?*
Aimes-tu le sel? *bo indéné m'bimbiri?*
Je suis content, *m(i)'indéné.*

Za — cf. : Saisir, prendre ; s'étend aux actions d'apporter, porter, enlever, soulever, manier, déplacer un objet quelconque.

Prends cela! ZA *si.*

Aide ce porteur *à mettre sa* caisse sur la tête.
ZA *sandoukou koumazi na zoucomba.*

Ma — cf. : faire, exécuter.

ma ouo, faire du feu.

Sitima — cf. : être (verbe) ; s'étend à l'action d'exister, de vivre, d'habiter, d'être en bonne santé ; s'étend aussi aux actions de se réunir, se grouper. D'où : la vie, la santé, la réunion, le groupe.

Ex. : Bonjour! D. — *Bo sitima?*
Existes-tu?
R. — *Ma sitima!*
J'existe!

Il habite dans ce village, *Si sitima maranda si.*

Na (abréviation et extension de nagam) — cf. : se mouvoir, aller, venir, marcher, se rendre à, se mettre en route, etc.

N'ganga — cf. : le contenant, racine couram-

Digitized by Google

ment employée avec le nom du contenu. Ses acceptions sont si nombreuses qu'il est préférable de renvoyer à la grammaire.

Oûo — cf. : lumière et chaleur ; par extension, tout ce qui les provoque, tout ce qui en est un des effets ; — oûo désignera le feu, la flamme, la lumière, la torche, la bougie, l'allumette, le chandelier, la lanterne, le fusil, le canon, la brûlure, la piqûre, les éclairs, la douleur provoquée par un coup, etc.

Koko — cf. : couvrir ; par extension, tout ce qui couvre.

Koko, le chapeau, la paupière, la peau, etc.

Kanga — cf. : détruire la liberté. S'emploie pour : fermer, emprisonner, attacher, cachéter une lettre, mettre aux fers, ficeler, amarrer ; — par extension : la serrure, la prison, les fers, la ficelle, l'esclave, le prisonnier, l'orphelin, et même par la préfixation de zou (*zoukanga*) : le geôlier, le bourreau, le gardien, etc.

Termes génériques. — C'est en voyant à quoi doit répondre chacun des mots de cette langue, qu'on se rend compte de sa pauvreté. Les termes génériques servent à exprimer ce qui demanderait, dans la plus simple des langues européennes, plus de trente mots.

Ex. : *kaga*, désigne tout ce qui est élévation de terre ; on l'emploiera donc pour désigner

Digitized by Google

un mont, une colline, un plateau, un simple rideau de terrain.

Gongou — désigne tout ce qui est eau ; on l'emploiera pour désigner : la mare, l'étang, la lagune, le ruisseau, le rapide, la rivière, le fleuve, le puits, le réservoir.

M'brigou — sert à désigner tout ce qui est est fruit.

FORMATION DES MOTS COMPOSÉS

L'exemple le plus frappant de la formation des mots composés est celui des noms de métier. Ces mots sont formés de la racine zouzou (ab. : zou) homme, et du mot simple, cause ou objet du travail.

Ex. :	maçon,	*zouzou*	*n'denda*
		homme	maison
	interprète,	*zouzou*	*papo*
			parole
	cordonnier,	*zou*	*tama*
			soulier
	travailleur,	*zou*	*marè*
			travail

On peut poser en principe que tous les mots composés proprement dits se forment de cette manière :

Ex. :	ivoire,	*zizi*	*m'bala*
		dent	éléphant

et par abréviation : *zi m'bala*.

Digitized by Google

paupière, *koko* *alla*
chapeau œil

Nom du contenant. — Le nom du contenant se forme du nom du contenu et de la racine n'ganga : tenir, contenir.

n'ganga oûo, chandelier
feu
n'ganga n'gao, tabatière
tabac
n'ganga n'denda, vérandah
maison
etc.....

Mots de formation récente ou d'origine européenne. — Par suite du contact quotidien des Européens, les indigènes ont besoin de mots nouveaux. Comme ils n'expriment pas ce qu'ils pensent — et pour cause — ils cherchent à exprimer ce qu'ils voient, ce qui est moins difficile. Ils prennent généralement l'effet le plus palpable et se servent de la racine ou du mot simple qui l'exprime pour former tous les autres mots. La plupart du temps, ils se contentent même de cette racine ou de ce mot simple.

Les Bandas nous ont emprunté fort peu de mots. Aux choses nouvelles pour eux, ils donnent un nom formé d'après les règles précédemment énoncées. D'autre part, voici des exemples typiques qui prouvent que les Bandas ne sont pas embarrassés pour si peu.

Digitized by Google

baleinière,	*agba*	*kōōn*	*na*	*mbizou*
	pirogue	fer	pour	blanc
magasin,	*n' da cridzis*			
	maison (aux) perles			
serviette,	*rouba*	*kouteri*	*sissi*	
	étoffe	essuyer	visage	

Souvent ils prennent le mot français et le prononcent à leur manière.

Ex. : poudre, *boudrou*
capsule, *gabzoulou*
esclave, *escaraf*

De même, les Bandas ont très peu pris aux autres langues indigènes, et les quelques mots dont ils se servent leur ont été presque imposés, tout d'abord parce qu'ils leur manquaient absolument, et qu'ensuite ils les entendaient quotidiennement. Voici les principaux emprunts :

Dialectes arabes : *tambrou,* soldat
— *mizé,* petite botte
— *djozo,* grande botte
— *fisilik,* cartouchière
— *izam,* ceinture
— *sarroual,* pantalon
— *sandoukou,* caisse.

Bacongo. — *mokondji,* chef
ligandza (de licanda), papier.

Digitized by Google

ONOMATOPÉES

Les onomatopées sont assez rares chez les Bandas.

Koutoukoutou, bateau à vapeur, comme dans plupart des langues indigènes : Sango, Yakoma.

Meïn mouton, imitation du bêlement.

ABRÉVIATIONS

a) *Abréviations régulières.*

Les abréviations sont fort nombreuses et forment le plus gros écueil dans le début de l'étude de la langue. Cependant il y a des règles générales qui permettent de se rendre un compte exact des abréviations régulières.

Règle I. — Les mots formés de deux syllabes semblables s'abrègent en réduisant le mot à une seule.

Ex. : *zouzou,* homme, — ab. : *zou.*

Règle II. — Les mots formés de deux mots semblables s'abrègent en réduisant le mot à un seul d'entre eux :

Ex. : *kassa-kassa,* vite — ab. : *kassa.*

b) *Abréviations irrégulières.*

A part les deux cas exposés ci-dessus, il n'y a pas de règles fixes. Quelquefois c'est la dernière syllabe qui s'élide :

Ex. : *papo,* parler — ab. : *pa*

Digitized by Google

Banda guettant le blanc pour prévenir le village de son arrivée.

Digitized by Google

Quelquefois la première :

Ex. : *n'denda,* maison — ab. : *n'da,*

Quelquefois même c'est indifféremment la première ou la dernière :

Ex. : guerre, *toko* se dit aussi *to* ou *ko.*

(Afin de ne pas faire double emploi, nous renvoyons le lecteur au vocabulaire où les abréviations sont portées à la suite des mots.)

Déformation par les indigènes. — Les mots bandas, en passant dans la bouche des indigènes étrangers, se modifient, se déforment. La déformation la plus curieuse est celle du mot *ouara,* mentir, — qui est le vrai. — Les indigènes l'ont transformé en ouarka, ouaraka, ouorka. Les Européens emploient le mot sous cette forme, si bien qu'il a pris force de loi et qu'il est aujourd'hui couramment employé.

RÈGLES D'EUPHONIE — ÉLISION

Il y a dans la langue certaines règles d'euphonie que voici :

RÈGLE I. — Quand deux voyelles se rencontrent, celle qui termine le premier mot s'élide, si le second mot a deux ou plus de deux syllabes :

Ex. : *bo indéné,* tu aimes
b'indéné
iri, sel indigène ; *m'bimbi,* blanc.
m' bimb (*i*) *iri,* sel blanc.

Digitized by Google

Il n'y a pas élision quand le second mot n'a qu'une syllabe, et l'explication est simple : l'élision changerait complètement le sens de la phrase :

mo ou, je vois

ne devient pas m'ou, car on comprendrait alors *mou,* parties génitales de la femme.

Règle II. — Quand deux syllabes semblables se rencontrent, l'une d'elles s'élide si le second mot a deux ou plus de deux syllabes :

Ex. : danser, *kounvou*
tam-tam, *oupi*
danser le tam-tam, *kounv' oupi.*

Pour l'exception, la cause est la même que celle donnée ci-dessus.

Règle particulière. — Le pronom personnel *nous* devient *Andji* dans la conjugaison, devant une voyelle.

Nous partons, *A na*
Nous voyons, *Andji ou* et non *A ou.*

Digitized by Google

CHAPITRE III

Noms propres, noms de tribus, noms de villages. — Noms de couleurs. — Remarques particulières.

Des noms de villages. — Ce n'est pas le nom du village qui sert à le désigner, c'est celui du chef qui le commande. On ne dit pas : je vais à Kaba, on dit : je vais au village du chef Magouni, ou : je vais chez Magouni. On juge facilement des surprises que peuvent occasionner ces changements subits dans les noms des villages les plus connus. Tantôt c'est un village marqué sur tous les itinéraires qu'on ne retrouve plus, tantôt c'en est un qu'on pourrait croire avoir découvert. En admettant même, ce qui se fait quelquefois, qu'un chef nouveau prenne le nom de l'ancien, et par conséquent celui du village, on est de plus en plus étonné. Yagoussou, par exemple, est aujourd'hui un sexagénaire ; demain, c'est un éphèbe.

Les indigènes ne se servent du nom du village que dans le cas où plusieurs chefs porteraient le même nom dans un espace restreint et où il pourrait y avoir confusion :

Digitized by Google

Ex. : *Ouakiri-M'baka, Ouakiri-Bomandia, Ouakiri-Lamba, Ouakiri-Mbagga, Ouakiri-Tombrou...*, etc...

Les noms de villages sont quelconques et les indigènes ne font pas d'efforts pour donner un état civil à leur foyer.

Ex. : *Maran'dy* (de mara, — ab. : *de maranda,* village, et *N' Dy,* nom d'une tribu) village *N' Dy,* c'est le *Marandji* des Européens.

Dans certaines tribus, le village prend le nom de la rivière, du marigot sur lequel ou près duquel il est toujours construit.

Souvent on prend un terme qui rend l'aspect du village ou la nature du terrain sur lequel il est construit.

Ex. : *Badia,* caillou, caillouteux (est aussi un nom propre).
gra badia, le poste aux cailloux (Les Ungourras.)

Noms de tribus. — L'étymologie des noms de tribus est très difficile à retrouver, car il faut remonter trop loin dans l'histoire et les noms primitifs sont probablement déformés. La plupart, d'ailleurs, sont des vocables quelconques. Cependant, on peut voir par l'exemple des N'gaos (N'gao, fumée), des N'Dakpas (n'dakpa, frère), des Soubangas (barbus), de quelle façon la plupart d'entre eux ont été formés.

Digitized by Google

Sobriquets. — Les indigènes aiment les sobriquets : il leur est agréable d'en donner à leurs camarades et surtout aux Européens, car c'est en même temps très utile, nécessaire même, s'ils veulent parler d'eux à un pouce de leur nez sans qu'ils s'en aperçoivent. On peut affirmer que chaque Européen a un sobriquet et même deux : celui qu'à la rigueur on peut arriver à connaître, car il n'est qu'à moitié « rosse », et celui qu'on ne doit jamais connaître, car il l'est tout à fait. Ce n'est que bien longtemps après ou par surprise qu'on arrive à les découvrir. En voici d'ailleurs quelques-uns à titre d'exemple :

Mr A. G. — *Ingarabo*, ct grande pipe.
Mr C. — *m' bizou libenbé*, blanc grondeur.
Admr P... — commandant *Bourga*, ct musclé.
Admr B. — ct *Tatala*, ct la glace (lorgnons).
Admr B. — *Vitchouprounou*, ct ventre de femme enceinte.
M. d. M... — *Yakpaká* (de *yakpé*, courir, et *ka*, faire).

En voici quelques autres en langue sango qui montrent que tous les indigènes s'entendent à ce genre d'esprit :

Adm. de R. — ct *Djongoro gombé*
— ct Fusil-de-traite
(Votre serviteur) — ct *dourrou gombé*
— ct Mousqueton
à cause de leur taille.

Digitized by Google

Mais ce n'est pas aux seuls Européens que l'on donne ces sobriquets.

Beaucoup d'indigènes en sont pourvus ; quelquefois même ils deviennent leur nom. Voici quelques exemples qui prouvent que les jeunes Bandas n'ont rien à envier à nos gavroches.

Nounou n'gato, Patte-de-coq

et bien d'autres !

Noms de couleurs. — Le Banda est très pauvre en noms de couleurs : cela se remarque d'ailleurs dans la plupart des tribus indigènes, et même chez les Arabes du Centre africain qui sont cependant bien au-dessus des fétichistes à tous les points de vue. Il n'y a en Banda que trois noms que voici avec les couleurs qu'ils désignent ou peuvent désigner :

bobo : noir, brun, bleu et toutes les couleurs foncées.
m'bimbi : blanc, gris, jaunes clairs.
ouoro : rouge, jaune, et toutes les variétés du rouge.

Au point de vue de la syntaxe, on ne peut donner aucune règle précise quant à la place que ces noms occupent par rapport au substantif :

l'étoffe bleue, *bobo rouba*
l'homme blanc, *m'bimbi zouzou* — ab. : *m'bizou*
une botte rouge (botte arabe), *tama ouoro.*

Digitized by Google

Particularité relative aux noms d'animaux. — Quand on parle d'un animal mort, on préfixe au nom le mot *guia*, viande.

Ex. : *mangou*, bœuf vivant
guiamangou, bœuf mort (viande de bœuf).

Digitized by Google

CHAPITRE IV

Du genre et du nombre. — Règles de formation des féminins et des pluriels. — Particules de pluralité et de totalité. — Superlatifs.

En banda *tous les mots sont invariables.*

Le genre n'existe pas, en ce sens qu'aucun mot masculin ne se modifie lui-même pour exprimer le féminin. Il n'existe que des particules, des *adjectifs de genre*, si on peut dire. Toute cette partie de la syntaxe est résumée dans les trois règles suivantes :

Règle I. — Tous les noms de végétaux et de minéraux sont neutres.

Règle II. — Pour déterminer le genre d'un animal, on fait précéder son nom de la particule *okou* s'il est mâle, sinon de la particule *iyi*.

Ex. :	le chien,	*okou yavrou*
	la chienne,	*iyi yavrou*
	le coq,	*okou n'gato*
	la poule,	*iyi n'gato*

Digitized by Google

Règle III. — Les deux genres de l'espèce humaine se rendent par *cossi* (homme), et *yassi* (femme).

Du nombre. — Il n'y a, à proprement parler, dans la langue Banda, ni singulier, ni pluriel, ni à forte raison de duel. Le pluriel ne se forme pas, non plus que le féminin, par une modification du mot singulier comme dans les langues européennes, mais par l'adjonction d'un nom de nombre ou de la locution de pluralité ou de totalité. Il y a deux cas à examiner.

a) **Pluriels déterminés.**

Les pluriels déterminés se forment du mot singulier auquel on ajoute le nombre d'êtres ou d'objets indiqués :

deux chevaux, *m'breta bissi*
eux deux, *ozousi bissi*
eux deux

b) **Pluriels indéterminés.**

Les pluriels indéterminés se forment au moyen de particules, que nous appellerons particules de *pluralité* et de *totalité*.

L'idée de pluralité et de grand nombre s'exprime par la particule *bangba* :

Ex. : Des hommes arrivent,
A zou bangba di soucounaté.

Digitized by Google

Le pluriel indéterminé se formera avec cette particule.

Ex. : un cheval, *m' breta*
des chevaux, *m'breta bangba;*

c'est une règle générale.

L'idée de totalité est exprimée par la particule *non*.

Eux deux, *ouzousi bissi*
Eux *tous,* *ouzousi non.*
Nous, *A*
Nous tous, *A non.*

Le pluriel indéterminé se formera avec la particule *non*, quand il indiquera en même temps une idée de totalité.

le cheval, *m' breta*
les chevaux, *m' breta non*,

Remarque. — Nous verrons à l'article les particularités relatives au mot A, qui est exactement le pronom *on*, mais qui semble déterminer les noms de tribus et qui s'entend quelquefois dans un sens de totalité, de collectivité.

Ex. : Un Banda : *Banda*
Tous les Bandas, la tribu banda : *A Banda.*

Superlatifs. — Tous les superlatifs d'infériorité ou de supériorité, relatifs ou absolus, s'expriment avec la particule de totalité *non*.

Digitized by Google

Ex. : Un homme petit, *zou ingué*
Un homme très petit, *zou ingué non.*

le plus petit homme du village.

Le superlatif absolu, entraînant en même temps une idée d'admiration, de joie, de contentement, s'exprime par la particule *caï.*

beau, *fou*
magnifique, *fou caï*
marcher, *na*
marcher comme l'éclair, *na caï*
partir, *agou*
partir le plus vite possible, *agou caï*

Le mot bon (*fou*) offre une particularité.

Le superlatif relatif est *ofou.*

Le superlatif absolu, qui peut se rendre par *caï*, se forme surtout de la répétition illimitée du mot ofou.

bon, *fou*
excellent, *ofou*
le meilleur, *ofou, ofou.*

Mauvais : *fou nini*, qui n'est que le mot bon suivi de la négation, suit la même règle.

Digitized by Google

CHAPITRE V

L'ARTICLE ET L'ADJECTIF

L'article le, la, les n'existe pas en langue Banda. Cependant, les noms de groupements, de tribus semblent être déterminés par le A placé devant leur nom. Mais c'est plutôt le pronom personnel *on*.

Les Bandas, *A Banda*
Les Sabangas, *A Sabanga*.

Il faudrait, dans ce cas, entendre tous les Bandas, la tribu Banda.

Nos articles indéterminés : un, des, etc., ne se rendent pas. Un mot est déterminé à tous les temps et à toutes les personnes par la particule *si*, et encore faut-il que l'objet ou l'être dont on parle soit à portée de la vue. Dans le cas contraire, il ne se rend pas.

Adjectifs

a) *Qualificatif.* — L'adjectif qualificatif se place après le substantif.

Digitized by Google

Ex. : un bon cheval, *m'berta fou*
une bonne maison, *n'da fou*
un joli enfant, *boro fou*
un mauvais travailleur, *zoumaré fou nini.*

b) *Démonstratif.* — L'article n'existant pas, les indigènes, pour déterminer une personne ou un objet, se servent du pronom démonstratif *sî*, celui, celui-ci, celui-là, qui n'est que le pronom *il* (zou, 3e personne du singulier).

Ex. : le soleil (qui luit), *lolo si*
le cheval que j'aperçois là-bas, *m'breta si*
vois ce cabri! *bo ou yabrou si.*

Cette particule tient à la fois lieu d'article, de pronom et d'adjectif démonstratif.

c) *Possessifs.* — (Voir pronoms possessifs.)

d) *Relatifs.* — L'adjectif relatif : un tel, tel, etc. se rend par *zou si*, quand il s'agit de l'espèce humaine (de zou : ab. zouzou, homme), et par *sî* (pr. pers., 3e pers. masc. sing.) dans les autres cas.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

LE PRONOM

Comme dans la plupart des langues indigènes, les mêmes mots servent à la fois de pronoms personnels et de pronoms possessifs.

Ex. : toi, *bo*, signifie aussi bien : ton que à toi, pour toi, le tien, du tien.

Pronoms personnels :

Je, me, moi : *Ama* (ab. : *ma*)

Tu, te, toi : *obo* (ab. : *bo*) — (*bo*, abrévation, est presque exclusivement employé).

Il, lui, elle : *ouzou si, zou si* (ab. : *si*). Ce *si*, le plus généralement usité, s'est déformé et, devenu *sè*, s'emploie couramment.

Nous : *A*.

Vous : n'existe pas. On désigne nommément les personnes si elles sont peu nombreuses ; on se sert des particules de pluralité dans le cas contraire.

Ils : *ouzou si*... (On ajoute le nombre indiquant la quantité de personnes ou d'objets dont il est question, ou les particules *non, bangba, A,*

Digitized by Google

indiquant la totalité, la pluralité, la collectivité, suivant les cas indiqués précédemment).

Remarques. — Ainsi que nous l'avons dit à propos des règles de l'euphonie, *bo* s'élide devant la voyelle qui suit, et *A* (nous) devient *Andji*.

La locution *sè pa* : il a dit, il dit, s'emploie toujours au commencement d'une traduction, comme avertissement.

Pronoms possessifs. — Les pronoms possessifs sont formés des pronoms personnels, joints au nom de l'objet possédé par la particule *na*.

Ex. : mon cheval, *m'breta na* (a) *ma*
ton cheval, *m'breta na bo*
son cheval, *m'breta na si*.

Pronoms démonstratifs. — Celui-là, celle-là, cela, se rend par il, pron. pers. *si* :

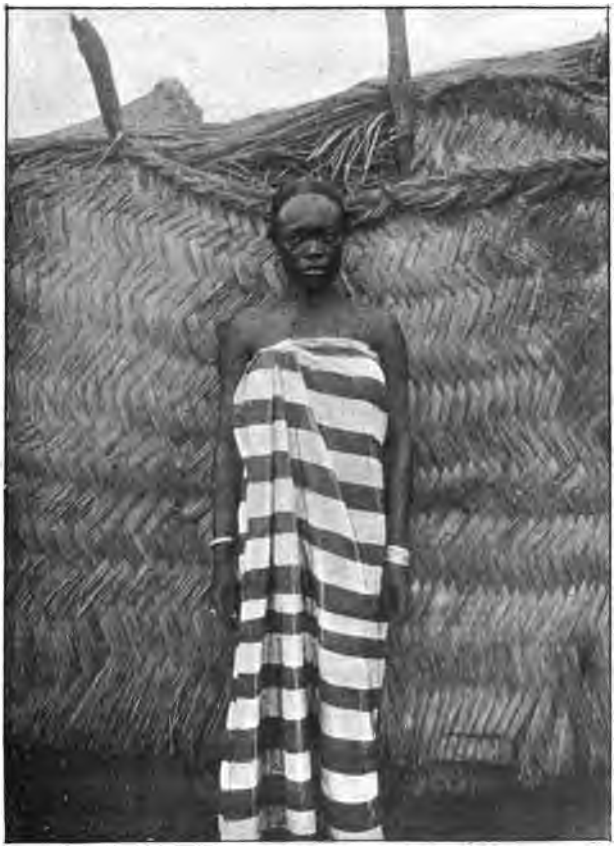
Appelle celui-ci, *bo I si*
prends celle-là, *zagoutou ere si*.

Pronoms conjonctifs ou relatifs. — Les pronoms : qui, lequel, se rendent soit par la particule *si*, déjà vue, soit par le mot homme *zou*, quand on peut tourner la phrase.

Pronom impersonnel. — On, se rend par A.

On dit : *A pa*
On travaille aujourd'hui
A marè lolo si.

Digitized by Google



Jeune fille M'Brou.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

LE VERBE

Du verbe en général. — Conjugaison. — Verbes et particules : de mouvement, de vitesse et de repos.

Le verbe est le mot le plus important de la langue, il devient tour à tour, sans la moindre altération : particule, nom verbal, locution, etc.

Le verbe Banda est toujours à l'infinitif, il n'a ni genre, ni nombre, ni forme, ni déclinaison. Il est donc d'un maniement simple.

Ex. : *papo* (action de parler, parle! parlé, parlant, avoir parlé).

Tu viens, *bo* (*a*) na
Je suis venu, *ma* na
Il viendra demain, *si* na *mombo*.

Conjugaison. — Il n'y a pas, à proprement parler, de conjugaison dans cette langue, puisqu'il n'y a ni forme ni nombre. Cependant, il y a une série de particularités qu'il est bon de connaître pour comprendre au moins les indigènes : pour leur parler, on peut toujours appliquer la règle générale

Digitized by Google

et former des mots simples auxquels ils ne sont pas habitués mais qu'ils comprennent cependant.

a) **Règles générales.**

On exprime la forme du verbe en le faisant précéder du pronom personnel.

Ex. :	je mange,	*ma* (*a*) *zéré*
	tu manges,	*bo* (*a*) *zéré*
	il mange,	*si* (*a*) *zéré*
	nous mangeons,	*Andji azéré*

. . . . . .

. . . . . .

Après avoir fait ainsi conjuguer un assez grand nombre de verbes, j'ai pu m'assurer qu'il n'y avait pas d'exception à ce principe: tous les indigènes comprenaient les verbes exprimés sous cette forme.

Cependant il y a un gros écueil : c'est que dans la langue des tams-tams, des chants, du style fleuri, du discours et souvent même dans le langage ordinaire, les indigènes complètent ou doublent le verbe d'un second verbe, d'une locution, d'une particule, indiquant une action d'être ou de faire semblable et modifiant ainsi la conjugaison simple.

Ainsi les indigènes se servent ils du verbe *anaï*, marcher; ils le doubleront de *sousouka*, qui signifie plus proprement : *partir*. Il faudra donc entendre exactement, dans ce cas, l'action de marcher

Digitized by Google

en passant de l'état de repos au mouvement. Ils diront :

je marche, *ma sousouka (a) na*
tu marches, *bo sousouka (a) na...*, etc.

Au moment de la traduction, il faudra donc faire mentalement le travail de séparation des deux termes et leur donner leur valeur respective. A cet amalgame viennent s'ajouter très fréquemment les abréviations de l'usage, la prononciation ; l'opération est rendue difficile :

Ex. : Conjug. de *papo*, parler, et de *soucou*
soucoupapo, discourir.
Il parle, se dira : *ouzou si soucou papo*

qui deviendra, dans le langage courant, après déformations et abréviations déjà vues :

sé secopa

Si les indigènes aiment quelquefois à fioriturer, il ne faut pas oublier qu'ils emploient le plus souvent les abréviations poussées à leurs dernières limites, de telle façon que la phrase normale tend à devenir une sorte de locution usuelle.

Vous demandez :

où est le chef Romboa?
macoundji Romboa mata?

on vous répondrait en banda universitaire :

ousousi ana nini

Digitized by Google

Mais le plus généralement *na ni* (il n'est pas venu), d'où suppression du pronom, abréviation du verbe et de la négation, et ainsi pour beaucoup d'autres verbes.

Verbes et particules de mouvement, de vitesse et de repos. — Une locution sert à déterminer une particularité du mouvement, c'est *maï*, très fréquemment employé avec les verbes de mouvement : Nagam (ab. : na), venir. Agou, partir. Va-t'en ou viens se diront simplement Agou, Nagam ou Na. Mais si l'on dit : Viens ou va là, ici, à côté de, ailleurs, plus loin, on ajoute la particule *maï* qui est dans ce cas notre *y* ou *en* employé quand le but est déterminé. (Vas-y, j'en viens, etc.). *Maï* semble être également une particule d'attention, quelquefois même de commandement.

Agou maï na n'dacridzis : va m'attendre au magasin.

Nous ne pouvons donner un meilleur exemple des multiples fonctions de cette particule *maï* que quelques mots d'un tam-tam banda que voici :

A na maï *papo sé papo yigo*
Nagam a na an si maï *za bangba yigo*
Nagam a na deyo zi se ga maï *n'da* maï.

Traduction littérale :

Partons *là-bas...*
Viens, allons *ailleurs...*
. . . . . partons *là-bas,* à cette case que *voilà.*

Digitized by Google

On peut donc dire que la particule *maï* ajoute au verbe une idée de direction, de but, d'éloignement, d'attente.

Verbes de repos. — Le verbe de repos : s'asseoir, se reposer, s'étendra à deux formes suivant qu'on passe de l'action de se tenir debout ou de l'action de marcher.

Dans le premier cas le verbe est : *sekati*
dans le second : *regati.*

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

ADVERBES ET LOCUTIONS

Encore — ne se rend pas, ou plutôt n'existe pas en banda. Il faut rendre par une phrase « à côté ».

Ex. : travaille encore
bo couatézé marè si
toi retourné travailler là
(*couatézé* a aussi le sens de continuer).

Sur — se rend par *maravo*. Ce mot sert encore pour exprimer : au-dessus, par-dessus, et dans nombre d'autres expressions.

Ex. : Mettre de la paille *sur* une maison.
Sikati goussou maravo *n'denda*
Monter *à* cheval (*sur* un cheval)
Agou maravo m'breta
Levez la tête! *maravo!*

Personne. — Personne et aucun se rendent par zougouni (ab. de zou gouta gouni), de zou, homme, goutagouni, négation.

Digitized by Google

Ex. : personne n'est venu
zougouni nani
aucun ne partira
zougouni gouni

Même et même chose — n'existant pas, se rend par *bari*, un, unité.

Peut-être — se rend par kandjima.

Y, en — comme en français vas-*y*, j'*en* viens, se rend par *maï* (voir page 95).

A cause de, parce que, — *papo si?* le plus fréquemment employé et *M'Bré*? Ces deux expressions ne sont guère employées que sous la forme interrogative et deviennent des locutions courantes; le *pourquoi* français

A cause de quoi? *papo si yigo?*
— *m'bré yigo?*

Comment — ne s'emploie également que sous la forme interrogative et se rend par *yigo?* quoi? lequel? pourquoi?

Toujours — *olo non* (de olo, ab. : de lolo et non, particule de totalité).

Jamais, — qui n'a pas toute l'étendue et la valeur du mot français correspondant, se rend par *ouara*, mentir.

Ainsi, même chose — anasi (batanasi : M'Bré).

Digitized by Google

Cuisine banda.

Digitized by Google

Locution ICI *et* LA. — Les deux locutions ici et là se traduisent indistinctement par *gatî :*

Ex. : Viens ici! *Nagam bo na* gati!
Va-t-en là? *Agou bo na gati!*

Par : *sou;* partout : *sou non.*

Ex. : regarde par là
ou souzi
cherche partout
bo ou sou non.

Dans, dedans – *kali* (ab. : ka), enterrer, mettre dans la terre, za kali sosso (ab. : za kasosso).
Autour, à l'entour — *bamboro si.*

Digitized by Google

CHAPITRE IX

LA NÉGATION

Conjonction. — Interrogation. — Exclamation.

La négation, ou plus exactement le *non* et le *ne pas* français, est exprimée en Banda par la particule *nini* (ab. : ni), qui se place après le mot qui la supporte.

Ex. :	joli,	*fou*
	laid,	*fou nini*
	blessé,	*koukou*
	valide,	*koukou ni*
	malade,	*érékamaka*
	bien portant,	*érékamaka ni.*

Rien se traduit par *gouta gouni*, qui sert aussi à remplacer *nini*.

(On ne peut donner aucune règle précise de l'emploi de *nini* ou de *gouta gouni ;* c'est une affaire d'habitude. On peut, à la rigueur, les employer indifféremment tous les deux ; on est généralement compris.)

Digitized by Google

Pourquoi mens-tu toujours?
bo ouara olonon yigo?
Je ne mens pas, je n'aime pas mentir,
ouara nini, ouara ma 'ndéné gouta gouni.

Dans le langage courant, on se sert de diverses locutions formées de gouta gouni, *ma' ndéné gouta gouni :* je ne veux pas, je t'ai dit non, je ne te donnerai rien, ça ne me plaît pas, je n'aime pas cela.

Conjonction.

Et. — Les indigènes se servent peu ou point de la particule copulative; ils désignent ou énumèrent sans l'employer.

Pa, et, ne s'emploie guère que dans la numération avec *amana*, qui signifie, à plus proprement parler, *plus.*

Interrogation.

Les expressions servant à l'interrogation sont *yigo*, *mata* et *vouko?*

Yigo signifie quoi? pourquoi? qu'y a-t-il? Il est employé dans tous les cas.

que dis-tu? *bo papo yigo?*
zi yigo? qu'y a-t-il?

Yigo est quelquefois remplacé par *di yigo.*

Ex. : Comment s'appelle ta femme?
Ire yassi na bo di yigo?
nom femme à toi lequel?

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

dis-moi ton nom?
iré bo di yigo?
nom toi quel?

Cependant cette forme n'a rien d'impératif, on dirait aussi bien : iré yassi na bo yigo? et iré bo yigo?

Notre locution interrogative est-ce, est-ce que? se rend également par *yigo*.

Est-ce ton enfant?
oro na bo yigo?
enfant à toi est-ce?
Qu'est-ce que tu veux?
yigo bo 'ndéné?

Yigo se met indifféremment avant ou après le mot qui est l'objet de l'interrogation. On dirait aussi bien :

Yigo bo 'ndéné que *bo 'ndéné yigo?*

Généralement il se place après le nom ou à la fin de la phrase.

L'interrogation française, par l'auxiliaire suivi du pronom personnel, se rend en Banda par le verbe ou le mot objet de l'interrogation, sans le secours de *yigo?*

Es-tu malade? *bo ere kamaka?*
Es-tu âgé? *bo 'bo zou?*

Mata — signifie plus exactement *où?* et se place après le nom qui est l'objet de l'interrogation.

Digitized by Google

Où est le porteur? *zouzou comba* mata?
Où est ma maison? *n'da na ma* mata?
Où vas-tu? *Bo. na* mata?
D'où viens-tu? *Bo si* mata *comaï?*

Vouko — signifie *combien?*

Forme spéciale de l'interrogation. — Les indigènes, au lieu d'employer le mot *yiko* et d'en former une phrase interrogative, font, comme nous le faisons quelquefois, une phrase ordinaire auxquels ils donnent le ton de l'interrogation.

Nous employons continuellement cette forme.

Ex. : Il vient? pour vient-il?
Tu veux? pour veux-tu?

Les Bandas font de même.

Ex. : Est-ce que les Bandas achètent une femme avec un fusil? Ils commencent la phrase par *ma pa* (moi dire), en supprimant l'interrogation.

ma pa Banda sé yo oûo de yassi?

au lieu de :

Banda si yo oûo dé yassi yigo?

Cette forme est cependant peu fréquente.

Digitized by Google

CHAPITRE X

NUMÉRATION

Formation des nombres de jours. — Poids et mesures.

a) Noms des unités simples.

Il n'y a dans la numération Banda que cinq unités et trois nombres simples.

Ce sont :

1	*bari*	|	5	*mintou*
2	*bissi*	|	10	*morfou*
3	*vota*	|	15	*grivouta*
4	*vona*	|	20	*zazou*

Avec ces six noms, on forme tous les autres noms de nombres : unités composées, dizaines, centaines, etc.

b) Formation des unités composées.

Les unités composées se forment en ajoutant à cinq le complément nécessaire par la particule copulative *pa*.

Ex. : 6 = 5 + 1 *mintou pa bari*
7 = 5 + 2 *mintou pa bissi*
8 = 5 + 3 *mintou pa vota*
9 = 5 + 4 *mintou pa vona*

Digitized by Google

c) Formation de la première dizaine.

La première dizaine a une formation spéciale; les quatre premiers nombres se forment avec dix, comme les quatre unités composées se forment avec cinq, mais avec la particule *amana* (plus).

11 *morfou amana bari*
12 *morfou amana bissi*
13 *morfou amana vota*
14 *morfou amana vona*

Les quatre derniers nombres de la première dizaine se forment de la même manière, mais avec quinze.

16 *grivouta amana bari*
17 *grivouta amana bissi*
18 *grivouta amana vota*
19 *grivouta amana vona*

d) Formation des dizaines paires jusqu'à 100.

Les dizaines paires se forment par la multiplication du chiffre 20 par la moitié du nombre total des dizaines, soit :

40 = 20 × 2 *zazou bissi*
60 = 20 × 3 *zazou vota*
80 = 20 × 4 *zazou vona*
100 = 20 × 5 *zazou mintou*

e) Formation des dizaines paires après 100.

Les dizaines paires après 100 se forment du nombre 100 (vingt dizaines), auquel on ajoute le nombre des vingtaines supplémentaires joints par particule *pa*.

Digitized by Google

Ex. : 120 *zazou mintou pa bari*
vingtaine cinq et un
140 *zazou mintou pa bissi*
vingtaine cinq et deux

f) Formation de toutes les dizaines impaires.

Toutes les dizaines impaires se forment du nombre de vingtaines, auquel on ajoute la dizaine complémentaire au moyen de la particule amana.

30 *zazou bari amana morfou*
vingtaine une plus dix
50 *zazou bissi amana morfou*
70 *zazou vota amana morfou*
. . . . . .
100 *zazou mintou amana morfou*

g) Formation de nombres quelconques.

Les nombres quelconques s'obtiennent à partir de 20, par l'adjonction au chiffre des dizaines du chiffre des unités.

Ex. : 21 *zazou bari amana bari*
vingtaine une plus 1
118 *zazou mintou amana morfou*
amana mintopavona.

La numération Banda est donc relativement longue et compliquée; cependant, nous ne l'avons donnée ici qu'à titre d'étude caractéristique de la formation de cette langue.

On peut dire que les indigènes ne savent pas et ne peuvent pas compter. La moyenne des indigènes ne peut compter plus de 20; les plus intel-

Digitized by Google

ligents et les plus frottés aux blancs ne dépassent pas 100. En tout cas, aucun Banda n'a su, ne peut et de longtemps ne saura compter jusqu'à 1.000.

Aussi ont-ils recours à des moyens mécaniques, dont voici les principaux :

Le doigt vaut 1 ;
Une main vaut 5 ;
Les deux 10 ;
Deux mains et un pied 15 ;
Les deux mains et les deux pieds 20 ;
Les deux mains fermées et frappées l'une contre l'autre, une fois, représentent 10 ;
Deux fois, 20, etc. ;
La cuisse droite, touchée avec la main, signifie également 15.

Digitized by Google

COMPARAISON

UNITÉS simples.	BANDA	N'GAMAS N'DAKPAS	DAKPAS de la Oua.	VALÈS	ALANGBAS	M'BRÈS	OUDIOS
—	—	—	—	—	—	—	—
1	*bari*	Kada	Kada	Kida	*Bari*	*Bari*	*Bari*
2	*bissi*	Dzo	Ioro	Zia	*Bissi*	*Bissi*	*Bissi*
3	*vota*	*Mota*	—	*Mouta*	*Vota*	*Vota*	*Vota*
4	*vona*	so	so	so	*Vona*	*Vona*	*Vona*
5	*mintou*	*mi*	*mi*	*mi*	outoukou	*mintou*	*mintou*
8	—	—	—	Lasa	—	Sara	—
10	*morfou*	Kotou	Do	Boouda	—	*morfou*	*Bou*
15	*grivouta*	—	—	—	—	*grivouta*	*grivouta*
20	*zazou*	—	—	—	—	*zazou*	*zazou*

Les mots semblables, ou à racine commune, sont mis en *italique*.

Digitized by Google

NOMBRES ORDINAUX

Les nombres ordinaux : premier, deuxième..., et les noms verbaux qui en sont formés : premièrement..., sont les mêmes mots que les nombres cardinaux : bari, bissi. Cependant, premièrement se dit aussi *lini*.

DIVISION DU TEMPS

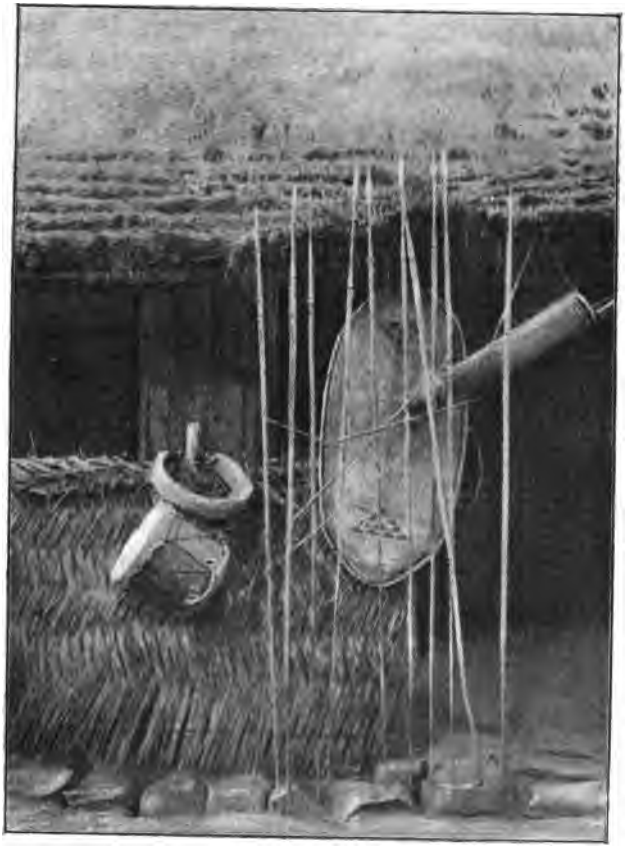
Il n'y a dans la langue banda aucun mot exprimant la division du temps. Les indigènes, pour désigner le temps écoulé ou à venir, se servent du mot *lolo*, soleil (ab. : olo, lo) et du mot indiquant le nombre de jours.

après-demain, *lolo bissi*
semaine, *lolo mintou pa bissi.*

Il y a cependant une exception ; le mot demain se dit *mombo*. Le mois et par conséquent le mot qui exprime cette division du temps sont inconnus des indigènes. Comme dans la plupart des tribus en Afrique, ils ne connaissent que le mouvement de la lune.

Or, un tour complet de cet astre se fait en vingt-sept jours : c'est le mois indigène ; aussi les Européens doivent-ils, sous peine de n'être pas compris, traduire le mot mois par lune, *yipo*. Il en est de même de l'année. L'année indigène est le temps qui sépare une *crue* d'une autre *crue*, c'est-à-dire

Digitized by Google



Panoplie banda.

Digitized by Google

une grande saison de pluie d'une grande saison de pluie.

Année se rendra donc par *eau* : gongou, ab. : (ongou).

DES POIDS ET MESURES

Il serait préférable de dire « De l'absence des poids et mesures ». — En effet, les Bandas n'ont rien de ce qu'on est convenu d'appeler l'unité métrique. — Ils recourent aux mots : *brasse* et *cope* (mot usité au Congo pour verre), pour fixer les idées, et cela à force de nous l'entendre répéter.

Voici d'ailleurs les seules expressions usitées, par conséquent les seules à connaître par l'Euroropéen :

Coupe une brasse!
Sourlouba bari (brasse reste sous-entendu)
Prends trois cuillers de perles
Za vota crizis
Prends une poignée de mil
Za bari secou diourou.

Digitized by Google

CHAPITRE XI

EXPRESSIONS USUELLES

Salutations. — Serments. — Degrés de parenté.

Les serments usités par les Bandas sont :

Kara Banda po
Vérité Dieu parler } Je le jure sur Dieu!
Yivré Banda po : Par Dieu!

Si je l'ai fait (cela) une seule fois, que Dieu me donne la mort de suite!

Kara Banda po ka (a) ma maré bari (a) ma kiou!

Salutations. — Contrairement à l'usage établi dans les langues indigènes où les salutations sont nombreuses et variées (en langue Fon ou dahoméenne, on n'en compte pas moins de *trente*), la langue banda n'a qu'une expression de salut, pour tout et pour tous :

C'est le bonjour ordinaire.

D. — *Bo sitima?*
Toi exister
R— *Ma sitima.*
J' existe.

Digitized by Google

Sitima est, nous l'avons dit, l'action d'être, d'exister. Par contre, il y a une expression quasi-sacramentelle, au dire des indigènes, qui est la contre-partie du salut quotidien. En entrant dans la maison d'un mort, on dit :

Ouzi sitima?
Lui existe.

L'assistance répond :

Sé kiou, il est mort.

DES DIALECTES

Ainsi que nous l'avons déjà dit, l'étude de la langue ne comporte que la langue usuelle ; mais à côté de la langue banda pure, il y a de nombreux dialectes dont la plupart sont à peu près inconnus, puisque les Européens n'ont pas encore pénétré chez les tribus qui les parlent.

Actuellement, la langue banda peut être ainsi classée :

Langue principale	*N'Dys,* *Moroubas,* *N'gaos,* *Sabangas,* *Tambaggos.*
Dialectes principaux	1. *M'bré,* 2. *Ungourras-Kas,* 3. *N'Dakpa,* 4. *Oudios.*

Nous allons passer en revue la plupart de ces

Digitized by Google

dialectes, mais nous le ferons rapidement, tout d'abord parce qu'il faudrait un volume pour en étudier toutes les particularités et qu'ensuite le banda pur est généralement compris des tribus qui ont cependant déformé leur langue maternelle.

D'ailleurs, les différences sont peu nombreuses : ce sont des déformations nées de la prononciation ou des mots « locaux », de patois, si l'on peut dire.

DIALECTE OUDIO

Numération. — Une seule exception à signaler : le nombre dix : *morfou*, est remplacé par *bou*, et les nombres se forment avec *bou* comme avec morfou.

11. *bou amana bari*
12. *bou amana bissi*..., etc...

. . . . . .

Le Oudio est le dialecte qui se différencie le plus de la langue principale : les différences sont nombreuses et le plus souvent radicales.

DIALECTE M'BRÉ

La numération M'Bré a paru au numéro du 30 janvier 1902 de la *Revue générale des sciences*, mais on a donné à l'auteur la numération Banda ordinaire. Précisément les M'Brés ont modifié cette numération quinaire pour en faire une numération

Digitized by Google

à six unités simples : *sara : six*, et comptent de cette façon :

6. *sara*
7. *sara pa bari*
8. *sara pa bissi*
9. *sara pa vota*
10. *mintou.....*

ils continuent sur ces données en prenant, comme les Bandas : *grivouta :* quinze.

Cette modification, qui est la seule, est utile à connaître, car elle modifie les noms des quelques nombres usités chaque jour.

Les différences entre les mots sont assez nombreuses mais ne sont pas radicales : elles proviennent le plus souvent de déformations.

Dialecte Alangba. — La numération dans le dialecte Alangba a été donnée par M. l'administrateur Bruel.

Les règles de formation des nombres sont absolument semblables : les quatre premiers nombres sont les mêmes. Ensuite ils disent :

5. *outoukou*
6. *outoukou bari*
7. *outoukou bissi*
8. *outoukou vota*
9. *outoukou vona*
10. *outoukou parafou.*

Il n'y a donc, en somme, qu'une différence des mots *cinq* et *dix*.

Digitized by Google

CHAPITRE XII

LES MOTS BANDA

GROUPÉS D'APRÈS LEUR SENS

Ce vocabulaire ne contient que les mots indigènes. Pour les noms européens ou de formation très récente, il y a lieu, pour leur construction, de se reporter à la grammaire.

Les mots francisés n'y sont pas portés.

Religion. — L'univers. — Phénomènes de la nature. — Les éléments.

Dieu, *Youvrou.*
l'eau, *gongou.*
la terre, *sosso* (def. : *sessé*).
le feu, *oûo.*
l'air, *maravo, selafo.*

LA TERRE

Accidents géographiques.

brousse, *goussou.*
forêt, *bako.*
montagne, *kaga.*
rapides, *ondzourou.*
rivière, fleuve, *gongou* (ab. : *ongou*).

Digitized by Google

Climat.—Température.—Phénomènes généraux de la nature. — Les astres (1).

Aldébaran, *Oséro.*
arc en-ciel, *abingui.*
Baudrier d'Orion, *Téré.*
chaleur, *oûo.*
La Chèvre, *Cossi m'brépi.*
étoile, *ambrépi.*
froid, avoir froid, *zézé.*
Jupiter, *Oueipé.*
lune, *yipo.*
nuage, *youvrou.*
ombre, *cozoro.*
Orion, *N'griédou.*
Pléiades (les), *Oné.*
pleuvoir, *youvrou néni.*
pluie, *youvrou.*
poussière, *m'vroo.*
Sirius, *Séségomé.*
soleil, *lolo* (ab. : *olo, lo*).
soleil (lever du), *lolo bo.*
soleil (coucher du), *lolo.*
vent, *yibou.*
Vénus, *Dioungoumé.*

Division du temps.

(Voir aussi la grammaire, page 108).

abord d'), *lini.*
Année, *ongou* (eau).
aujourd'hui, *lolo si,*
bonne heure (de), *déré.*
demain, *mombo* (ab. *imbo*), *batia* (mbré), *sambassa* (oudio).
jour, *lolo* (ab. : *olo, lo*).
matinée, *lolo do.*
midi, *lolo kakpi.*
mois, *yipo* (lune).
nuit, *libi.*
soir, soirée, *kili lolo.*
tard, *olo séti.*

Position, forme et couleur des corps.

autour, à l'entour, *bàmboro si.*
derrière, *boudouni.*
dessous, *koukoudounou.*
dessus, *za kati.*
sous, *koukoudounou.*
blanc, *m'imbi, gougourounou* (m'bré).
noir, *obo, boubourounou* (m'bré).

(1) Administrateur Bruel. — Lettre personnelle.

Digitized by Google

devant, *lini.*
là-bas, *maï* (1).
loin, *dédé.*
faible, *ganga nini.*
fort, *ganga.*
grand, *guéguéré* (hauteur).
gros, *inguéré* (longueur).
rouge, *ouoro, doudourounou* (m'bré).
petit, *inguéné* (déf. : *diguini*).
pointu, *guégué.*
vieux, *obo.*

L'HOMME

Sexes et âges.

l'homme (être), *zouzou* (ab. : *zou*).
l'homme (sexe), *cossi.*
la femelle, *iyi.*
le blanc, *m'bimbi zouzou* (ab. fréq. : *m'bizou*).
le nègre, *obo ozou* (ab. : *obozou*).
la femme, *yassi.*
le mâle, *okou.*
petit enfant, *boro, nassi..*
vieillard, *obo.*
jumeaux, *méa.*

Les sens. — L'âme.

voir, la vue, *ou.*
entendre, *ouseni* (qq. *medji*, dans le sens de comprendre).
écouter, *sombo.*
sentir, *koufouri.*
prendre, *zagoutou* (ab. : *za*).
goûter, manger, *azéré* (ab. *azé*).

*
* *

aimer, *indéné.*
ami, amitié, *ouandjia, tatara* (m'bré), *abiré* (oudio).
être, exister, *sitima.*
oublier, *ou sé né gouni* (ab. : *ousé ou ni*).

(1) Voir la grammaire, page 93.

Digitized by Google

connaître, *ou* (voir).
content (être), *indéné*.
désir, désirer, *indéné*.
pardonner, *katé*.
vouloir, *indéné*.

Parties du corps humain.

le corps, *tendji*.
aisselle, *tchia* (les poils de l'aisselle se disent *tchia kakara*), *sakara* (m'bré), *soukouta akara* (oudio).
anus, *moambi*, *grimbi* (m'bré), *grouyousou* (oudio).
barbe, *souma, soubanga*.
bouche, *amázé*.
boyaux, *séta*.
bras, *guéré* (*m'bré*).
cheveux, *soukouma, koumou* (*m'bré*).
cheville, *doglo*.
cil, *koko alla* (chapeau yeux).
cœur, *kokoro* (ab. : *ro*).
cou, *guégué, ongoro,* couper le cou se rend par *dé guégué, dé ongoro, ouaoua guégué, ouaoua ongoro,* selon qu'on emploie les verbes *dé* ou *ouaoua,* couper.
cuisse, *koukou*.
dent, *zizi* (ab. : *zi*).
doigt, *djiana, yana*.
dos, *zougrounou, séparé* (mbré).
épaule,
fesses, *boubou, boudézi* (*mbré*).
front, *pala*.
genou, *kouta*.
jambe. — Les indigènes n'ont pas de mot pour désigner ce membre; ils se servent du mot pied : *nounou, dada* (mbré).
joue, *banga* (sans accent tonique), ne pas confondre avec *bánga,* caoutchouc.
langue, *témi*.
lèvres, *koma,* qq. : *tomi*.
main, *diama*.
mollet, *outou*.
moustaches, *souma*.
narines, *gozzo*.
nez, *ouezi,* qq. : *ooué, ngéou* (mbré).
œil, *alla,* qq. : *rara*.

Digitized by Google

ongle, *gouépé*.
oreille, *toutou, toutouaza* (oudio).
os, *bébi*.
paume de la main, *tchou-pro na, sara* (mbré).
paupière, *koko alla* (chapeau yeux), *kombala alla* (mbré).
peau, *koko* (rac. de couvrir).
pied, *nounou*.
plante des pieds, *tchou-prou nou*.
poil, *soussou*.
poitrine, *kokoro,* (cœur).
poing, *cougrana*.
pouce, *oko (a) na*.
poumon, *lassi*.
reins, *voveur*.
salive, *gousseri*.
sang, *zinzi*.
seins, mamelles, *ungou*.
sourcils, *soukou alla* (cheveux yeux).
sueur, *lélé, couéya* (mbré).
tête, *kouma*.
vagin, *mou, moumou*.
veine, *enné*.
ventre, *vouvou*.
verge, *couya, korro* (mbré)
visage, *sissi*.

Vêtements.

ceinture, *izam* (1).
chapeau, *koko*
étoffe et toutes les parties du vêtement, *rouba*.
souliers, *tama*.
poche, *ungbadi*.

Sens. — Mouvements, fonctions et positions du corps.

être, exister, *sitima*.
abaisser, se baisser, *sekati*.
accroupir (s') *sekati, regati, bissi bata* (oudio).
accoucher, *sé boro caï* (2), *aouéya* (mbré, oudio).
agenouiller (s'), *begbété*.
albinos, *bozoma*.

(1) Emprunté à l'arabe.
(2) *Sé boro caï :* lui petit fini, — on fait précéder du nom de

Digitized by Google

aller, *agou, ana* (ab. : *na*).
appeler, *l.*
apporter, *zagoutou* (ab. : *za*).
arracher, *gboto.*
arrêter (s'), *sé bata* (oudio).
arroser, *vo kati.*
asseoir (s'), *sekati, segati*(1)
attacher; *kanga, atipa* (oudio).
attraper, *za.*
avoir (posséder), *sindé* (ab. de : *si indéné*).
baigner (se), *bouyou tésé,*
bâiller, *kemma.*
balancer (se), *mimiti.*
battre, *dassé.*
bercer, *cosa boro.*
boire, *koundjou.*
buter, *ogboto,* buter du pied, *ogboto* (*n*) *ounou.*
cacher, *bagba.*
casser, *ba séléni, ba unga.*
causer, *papo, papopo* (mbré).
changer de place, *bembéré.*
chanter, *mbi issi.*
chasser, la chasse, *na kono guia,* partir tirer viande.
chauffer (se) *yatem.*
commencer, *maté.*
coucher (se), *lokati.*
couler, *sasa.*
couper, *de, aoua.*
courir, *pekpé.*
couvrir (se), *kivi.*
cracher, *gousseri, ngoussou* (mbré).
crier, *kéké.*
debout, *yafo, maravo.*
déchirer, *sousourou.*
demander, *soucouyou.*
descendre, *zéré.*
donner, *cou, zafou, zagam.*
dormir, *lolo.*
échanger, *yandouccou.*
emprisonner, *kanga.*
enceinte, *gouenzé,* précédé du nom de l'animal.
enchaîner, *kanga.*
enterrer, *za kali sosso* (ab. *za kalasso*).
entrer, *ligam.*
envoyer, *za goutou.*

la femme ou de l'animal. — On dit également : *maré boro caï*, en faisant précéder du mot femme ou du nom de l'animal. Cependant, pour la femme, on dit plutôt : *yassi se zou caï*, ou *yassi maré zou caï*, travail de l'être fini.

(1) Voir la grammaire, page 94.

Digitized by Google

essuyer, *kouteri, oya* (mbré).
étendre, *késaka.*
étrangler, *kotobo, ngoro.*
éveiller, s'éveiller, *yafo.*
faim, avoir faim, *gogo.*
ftaigué, *outoum.*
fermer, *sousou.* Dans le sens de couvrir, *sousou ara mandani* (*ara,* couvercle, *mandani,* ouverture). Dans le sens de fermer une porte, un cadenas, *kanga.*
frapper, *sa, kedda.*
fumer, *koundjou n'gao,* boire fumée.
gronder, *ungbé.*
habiller, s'habiller, *kivi rouba.*
jeter, *kibirè.*
jouer, *to.*
Lâcher, *katéné.*
lamenter (se), pleurer au ciel, *kéré maravo.*
laver, *kouyou,* se nettoyer : *kouyou tendji.*
lever (se), *do,* et plus fréquemment *yafo.*
lever la tête, *maravo.*
manger, *kazéré* (ab. *azéré*), qq. *amazé* (ab. *azé*), qq. *orogo.*
marcher, *ana* (ab. : *na*).
marier (se), se rend par *za yassi,* prendre femme.
mordre, *kolo* (*a*) *na*),
moucher(se), *yosolo ouezi.*
nager, *ouaya.*
nettoyer, *kouyoutou* (ab. *kouyou*).
neuf, *oroni.*
ouvrir, ouverture, *mandani,*
partir, *soucouna.*
passer, *ourou si.*
perdre, *youyou.*
pleurer, *kéké, n'goura* (m'bré).
pousser, *coyété.*
réconcilier (se), *a bari.*
reculer, *gétési.*
remplir, *oussou dété.*
rencontrer, *sé dé sé.*
reposer (se), *sekati, regati.*
respirer, *kèkéré lassi.*
retourner (se), *kè éré souca boadi* ou *boudouni.*
rire, *omo, moumou* (m'bré).
sauter, *ihi.*
secouer, *iyima.*
siffler, *invéré oko.*

Digitized by Google

soif (avoir), *sé unqo.*
sortir, *ou outiti.*
souffler, *ourrou.*
sucer, *oho.*
tomber, *té été;* quand la pluie tombe : *néni.*
tourner, *m'bertesé.*
tousser, *kéteko.*
venir, *nagam*, qq. *comaï*, se dit *soucou naté* dans le sens d'arriver, *séké na sé* (*m'bré*).
verser, *soutina.*
vouloir, *indéné.*

Qualités et défauts. — Infirmités et maladies. Récompenses et châtiments

bon, *fou.*
mauvais, *fou nini.*
maladie, *kamaka, kaboka.*
bégayer, bégayement, *gongou.*
bégayeur, *zougongou.*
blessé, *koukou.*
boiter, boitement, *kété* (*é*) *téré.*
bon, *fou*, *gagaga* (m'bré).
colère, *n'ganga, pigpi* (m'bré).
enivrer (s)', *a ma sé la.*
gale, *g'banda.*
lent, *pala.*
malade, maladie, *kamaka, kaboka.*
méchant, mauvais, *fou nini.*
médicament, *yoyo.*
mentir, *ouara* (déf. *ouarka, ouaraka, ouorka*) — *siyin* (Ungourras).
moquer (se), *embizi.*
mort, mourir, *kiou.*
neuf, *oroni.*
pendre, *ongoro zou.*
prison, *kanga.*
sale, saleté, *bobrou.*
vierge, virginité, *gouiya.*
voler, vol, *bamba.*
vrai, vérité, *ozoni*, *kara* (serment).

Saluts, appels, exclamations.

ah! (étonnement), *koué!*
ah! (joie), *hi!*
ah! (frayeur), *ya!*
aïe! *a!*

Digitized by Google

bonjour, *bo sitima, ma sitama.*
non, *hinhin* (secouant la tête).
hé! ohé! *ouandjia!*
oui, *hinhin* (levant la tête).

LA VIE INDIGÈNE

GÉNÉRALITÉS

la tribu, *canda.*
le village, *maranda,* qq *gra* (ab. *n'da*) *saragou* (m'bré)
la case, *n'denda.*
le chef, *guéguéré* (ab. : *n'guéré*).
se marier, *za yassi.*
le nom, *iré.*
nommer (un chef), *sitima* (*mocondji*).
le poste européen, *gogo.*

Degrés de parenté.

la famille, les parents, *ayou.*
père, *aba.*
mère, *iyi.*
fils, *boro cossi.*
fille, *boro yassi.*
frère, *n'dakpa, ayou de cossi — kanga* (m'bré).
sœur, *ayou de yassi.*
beau-frère, *ayouma de cossi, cobom de cossi.*
belle-sœur, *ayouma de yassi, cobom de yassi.*
oncle, *ayou aba si de cossi, n'dakpa na* (*a*) *ba si de cossi.*
tante, *ayou aba si de yassi* (ou de *iyi*), *n'dakpa na* (*a*) *ba si de yassi* (ou de *iyi*).
grand-père, *ata si de cossi.*
grand'mère, *ata si de yassi.*
beau-père (1), *cobé.*
belle-mère (1), *iyiné.*
petit-fils, petite-fille, *boro na goum.*

(1) Dans le sens de père ou mère de l'un des conjoints — ne se traduisent pas dans le sens du second conjoint par rapport aux enfants de l'autre. — Il se rend par *père* ou *mère*.

Digitized by Google

L'habitation. — Les Meubles.

la case, *n'denda.*
chaise (ce qui tient lieu de,) *kimbéré.*
chaume, *goussou.*
lit, de branches, *tétéré;* de paille, *goussou, koropa, bendi* (mbré).
matelas indigène, *magata.*
mur, *déti, mbiti.*
natte, *kouandjia.*
toit, *idja.*
vérandah, *n'ganga n'denda* (rac. du contenant).

Le ménage. — La cuisine.

aiguille, *si—m'bimbli* (ab.: *m'bli*) (m'bré, oudio).
arranger, mettre de l'ordre, *ka téné.*
balai, *m'baporo, sassali* (m'bré).
balayer, *sombo* (*s*) *osso, koto* (m'bré).
bouteille, *n'ganga.*
brûler, *zozo.*
caisse, malle, *sandoukou.*
calebasse, *m'bissi* (ab. : m'bré : *issi*).
couteau, *kamba.*
couvercle, *ara.*
cuire, faire cuire, *ozoro.*
ensemencer, *kouloulou* (ab. de *koulou li so*).
éteindre (le feu), *ourou.*
couvrir, dans le sens de mettre un couvercle, *soussou.*
foyer, *oûo.*
graisse, *emma.*
marmite en poterie, *loussou, toto.*
mortier, *kouforo.*
Natte, *kouandjia.*
nourrir, *za rago méré.*
nourriture, *rago.*
piler, *toto.*
pilon, *yeyo kouforo,* ou simplement, *kouforo* ou *tiotio.*
panier de feuilles (lianes), *kékry, couadé.*
soufflet, *dangala.*
tison, *yindao.*
viande, *guia.*

Digitized by Google

Le travail. — Les professions (1).

TRAVAIL : *maré.*

arroser, *vo kati.*
balayer, *kombo* (*s*) *osso koto* (mbré).
bâtir, *como n'denda.*
berger, *zouzou coma guia.*
cavalier, *zouzou m'breta.*
charpentier, *zouzou yeyo.*
coiffeur, *zouzou souma.*
cordonnier, *zouzou tama.*
courrier, *zouzou ligandza.*
danseur, *zouzoukounvou.*
forger, *zéya, toumbrou* (m'bré).
forgeron, *zouzouzéya.*
gardien de prison, *zouzoukanga.*
interprète, *zouzoupapo.*
maçon, *zouzoun'denda.*
piroguier, *zouzouagba.*
porteur, *zouzoucomba.*
Travail, *marè, combéré* (m'bré).
travailleur, *zouzoumarè.*

La guerre. — Les armes.

arc, *djébré.*
balle de fusil, *rsassa.*
bouclier, *m'vola,* miti.
carquois, *ungbadi kokora* (ab. : *badikora*).
couteau, *kamba.*
couteau de jet, *n'dondo.*
drapeau, bannière, *ruba yeyo.*
flèches, *kokora.*
fourreau, gaine, *dingué.*
fusil, *oûo.*
guerre, combat, *koto* (ab. *ko* ou *to*).
prisonnier, faire prisonnier, *kanga.*
sagaïe, sabre, *doudou.*
soldat, *zouzouoûo.*
tuer, *kongorongo.*

(1) Sur la formation des noms de métiers, voir grammaire, page 69.

Digitized by Google

Chant, musique, danse.

chant, *oupi.*
chanter, *mbi issi.*
castagnettes indigènes, *kèkè.*
danser, *kounvou, akiki* (m'bré).
harpe indigène, *koundé.*
tam-tam (instrument), *okporo.*

Transports. — Voyages. — Sur la route.

arrêt, arrêter, *sekati.*
en arrière, *boudouni.*
arriver, *soukounaté.*
attendre, *sombo, kaoutou.*
avant (en), *itchiné.*
chemin, *aoua.*
caisse, charge, *sandoukou.*
caravane, convoi, *comba.*
aller à cheval, *agou maravo m'breta.*
courir, *pekpé.*
conduire, *dè si na.*
doucement, *para.*
fermer ses malles, *kanga sandoukou.*
halte, *sombo.*
marcher, *ana.*
pagaye, *yeyo agba.*
pirogue, *agba.*
pont, *bagbara.*
repos, se reposer, *lokati, sekati.*

Commerce. — Marchandises d'échange.

(Voir aussi : BIJOUX-MÉTAUX)

acheter, *yo* (p. fréquent).
argent, *gindja* (V. métaux).
caoutchouc, *banga.*
capsule m. f.
collier, *ou-ou, guégué.*
compter, *dédé.*
couper (une pièce d'étoffe) *sourlouba* (*rouba*).
échanger, *yandoukou.*
étoffe, *rouba.*
fusil, *oûo* (V. armes).
ivoire, *zizi m'bala* (ab. : *zim'bala*).

Digitized by Google

miroir, *tatala*, *ouiyiri* (m'bré).
perles bayakas, *cridzis*.
perles bapteroses, *bocou-roumba*, *ridéméréam*, *morizé* (m'bré).
poudre, m. français.

Bijoux.

anneau en spirale, *maka*.
bracelet fer, *kōōn*.
bracelet ivoire, *badja*.
bracelet cuivre, *bingi*.
bracelet argent, *toungou*.
bracelet métal, *m'bréné*.
boucle d'oreille, se forme du mot *toutou*, oreille, auquel on ajoute le nom du métal ou de la substance.
collier, *ou-ou*, se rend aussi par *guégué* (cou), précédé du nom de l'objet qui le compose, un collier de perles *ou-ou crizis*.

Le palabre. — Relations avec les Européens.

accepter, *indéné*.
bavard, *papo olo non*.
cadeau, *emban*.
interprète, *zouzoupapo*.
parler, *papo* (ab. : *pa* ou *po*), *m'bré : papopo*.
palabre, *soucoupapo*.
papier (tout ce qui est), *ligandza*, *faraka* (m'bré)

LES ANIMAUX

a) LEURS NOMS

Mâle, *okou*. — Femelle, *iyi*. — La viande, *guia*.

(Pour la formation du genre, voir grammaire page 81).

abeille, *ouotro*.
agneau, *n'déléma*.
aigle, *ouadjéni*.
ane, *lélé*, *sicomba* (m'bré); *djatézé* (oudio).
antilope, *tagoua*, *kaya* (oudio).
bœuf, *mangou*.

Digitized by Google

bouc, *yabrou coïn.*
buffle, *gouagoua.*
cabri, *yabrou.*
caïman, *guengou, zangba.*
canard sauvage, *m'bolo (o) ko.*
chat, *n'dola, dondoro* (m'bré).
chat-huant, *oudou.*
cheval, *m'breta.*
chèvre, *iyi yabrou.*
chien, *yavrou.*
chique (pulex penetrans), *guiaporo.*
cochon, *vomba.*
coq, *okou n'gato.*
crapaud, *conga, kagourou* (m'bré).
éléphant, *m'bala.*
épervier, *n'douco.*
fourmi, *vovo.*
girafe, *djiamala, kolo.*
hyène, *bongo;* tous les noms de fauves se rendent par ce mot.
iguane, *guiakoro.*
lézard, *kotioro.*
lion, *bongo.*
marabout, *goumiri.*
mouche, *voma.*
moustique, *voma.*
mouche maçonne, *yidiri.*
oiseau, *younou.*
perroquet, *toumangué.*
poule, *iyi n'gato.*
panthère, *n'zagoua.*
pintade, *comba.*
poisson, *zou ongou*, être, eau (ab. : *zongou*).
porc, *vomba.*
poule, *iyi n'gato.*
rat, *ourrou.*
serpent, *guiakoro.*
singe, *bougongourou* (m'bré). Le terme générique est *koddo*. Les diverses espèces de singes se rendent par : *gouyou. ungbé, diama bocoya, lingui.*
tortue, *bacongo.*
vautour, *seringao.*

b) CRIS, PARTIES DU CORPS

aboyer, *komboubou.*
aile d'oiseau, *sou.*
bave, *gousseri.*
bec, *ama.*
bêler, *meïn.*
corne, *dèdè.*

Digitized by Google

ivoire, *zimbala* (ab. : de *zizi*, dent, *m'bala*, éléphant).
mordre, *kolo* (*a*) *na*.
morve, *bioué*.
nid, *koudou*.
œuf, *pri*.
patte, *nounou*.
volume, *soussou*.
poil, *soussou*.
queue, *demba*.

LES VÉGÉTAUX

Légumes. — Fleurs. — Fruits.

PLANTATIONS : *kindé*.

arachides, *kokora*, *karako* (oudio).
arbre, *yeyo* (rac. : *bois*).
arbre (feuille d'), *kakou yeyo*.
bois, *yeyo* (ab. : *yo*).
cire, *ungou* ou *otro*.
corde indigène, ficelle, *wouwou*.
farine, *n'zou*. La farine de manioc se dit : *n'gari*.
fruit, *m'brigou*, *m'bungba* (mbré).
graisse, *emma*.
haricot, *lélé*.
herbe, *goussou*.
huile, *ungbemon*.
Igname, *baba*.
liane, *ou-ou*.
manioc, *n'gari*.
maïs, *bandja*.
mil, *diourou*.
Paille, *goussou* (petite), *bébé* (grosse).
papates, *bangao*.
tabac, *n'gao*, *n'gawouwou* (*morouba*).

LES MINÉRAUX

CAILLOUX : *badja*.

Argent, et tous les métaux blancs qui s'en rapprochent, *toungou*.

Dans le sens de monnaie, les Bandas ont pris le mot sango : *gindja*

Digitized by Google

servant à désigner la grosse monnaie en usage sur l'Oubangui et par extension le mot *kōōn*, fer.
caillou, *badja*.
caurie, *kouka*.
les cendres, *m'vroo* (poussière)
cuivre, *bingui*.
fer, *kōōn* (très sourd).
poussière, *m'vroo*.
sel indigène : natron, *iri*, sel européen, *m'bimbi (i) ri*.

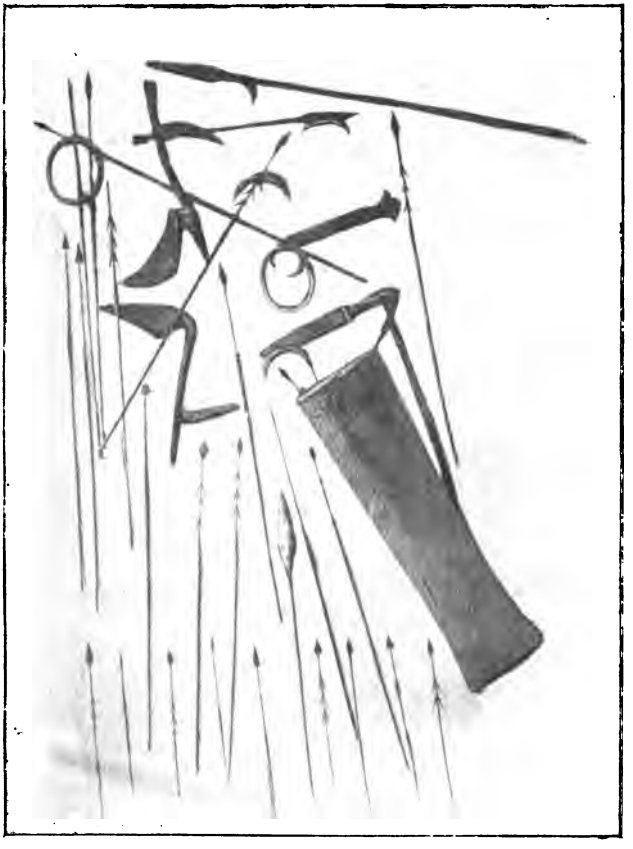
LES LIQUIDES (1)

Propriétés.

bière de mil, *ipi*, *pipi*.
chaud, *oúo*.
eau, *gongou*.
froid, *zézé*.
huile, *ungbemon*.
lait. Le mot n'existe pas; les indigènes le rendent par *gongou*, eau, qu'ils font suivre du nom de l'animal.
miel, *oungou ouotro*, eau, abeille.
poison (liq.), *yoyo*.

(1) Tous les liquides plus ou moins alcoolisés se rendent par : *ipi*, *pipi*.

Digitized by Google



Armes et bijoux.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT V

PREMIÈRE PARTIE

I. — Historique. 1
II. — Organisation politique et sociale. 22
III. — Loi coutumière. 24
IV. — Vie privée. 30
V. — Contes et légendes. 36
VI. — Le chant, la musique et la danse. 49

DEUXIÈME PARTIE

LA LANGUE BANDA

CHAPITRE I. — Valeur des sons. — Prononciation. — Accent tonique. 59
— II. — Des mots et de leur formation, etc. 66
— III. — Noms propres, de tribus, de villages et de couleurs. 76
— IV. — Du genre et du nombre. 80
— V. — L'article et l'adjectif. 5
— VI. — Le pronom. 86
— VII. — Le verbe. 90
— VIII. — Adverbes et locutions. 95
— IX. — La négation. 99
— X. — Numération 103
— XI. — Expressions usuelles 111
— XII. — Les mots Banda groupés d'après leur sens. 114

SAINT-DENIS. — IMPRIMERIE H. BOUILLANT, 20, RUE PARIS — 15439

Digitized by Google

Digitized by Google

LIBRAIRIE AFRICAINE ET COLONIALE

J. ANDRÉ, Éditeur, 27, rue Bonaparte, PARIS

ANGOULVANT et VIGNÉRAS. — **Djibouti, Mer Rouge, Abyssinie,** 1 vol. in-12 br. . . . . **3 fr. 50**

CAIX (R. DE). — **Fachoda, la France et l'Angleterre,** 1 vol. in-12 br. avec deux Cartes, et le portrait du Commandant Marchand. . . . . **3 fr. 50**

CLOZEL. — **Les Bayas, notes ethnographiques et linguistiques,** 1 vol. in-8° br.; cartes et planches. . . **2 fr.**

DEVILLE (V.). — **Partage de l'Afrique, exploration, colonisation, état politique,** 1 fort vol br. de 464 pages et 6 cartes. . . . . **5 fr.**

DELAFOSSE (M.), Administrateur colonial. — **Essai de Manuel de la Langue Agni, parlée dans la moitié de la côte d'Ivoire,** 1 vol. grand in-8° br. Carte. . . . . **8 fr.**

DELAFOSSE. — **Essai sur le peuple et la langue Sara (Bassin du Tchad),** 1 vol. grand in-8° br. . . . . **2 fr.**

DUJARRIC. — **La Vie du sultan Rabah, les Français au Tchad,** 1 vol. grand in-8° br. . . . . **3 fr.**

FARMER (C.) (YVES-HENRI), ingénieur-agronome chargé de mission, **La Culture du Cotonnier,** 1 vol. in-12 br. avec planches et carte . . . . . **5 fr.**

GUILLEMOT (M.). — **Notice sur le Congo français rédigée pour l'Exposition Coloniale de 1900,** 1 beau vol. illustré. Carte in-8° br. . . . . **1 fr. 50**

GUYOT (P.). — **Voyage au Zambèze,** 1 vol. in-8°, br. 40 cartes et planches. . . . . **5 fr.**

HOUDAS (O.), professeur à l'École des Langues orientales vivantes, — **Précis de Grammaire arabe, Étude de l'arabe régulier et de l'arabe vulgaire,** in-8°, cart. . . **6 fr.**

JULLY (A.). — **Manuel des Dialectes malgaches,** 1 vol. in-8°. Relié toile . . . . . **5 fr.**

MATTÉI (Commandant). — **Bas-Niger, Bénoué, Dahomey,** 1 vol. in-8°, br gravures et cartes . . . . . **5 fr.**

PÉRIGNON (Capitaine), — **Haut-Sénégal et Moyen-Niger, Kita et Ségou,** 1 vol in-8° br. Grav. et Cartes. . . . **5 fr.**

RAHIDY (R. P. B.). — **Cours pratique de langue malgache :**

1re PARTIE. — Grammaire malgache, 1 vol. in-12. Relié toile . . . . . **3 fr. 50**

2e PARTIE. — Dialogues usuels et vocabulaire français-malgache, 1 vol. in-12° Relié. toile . . . . . **4 fr.**

3e PARTIE. — Exercices et vocabulaire malgache-français 1 vol. in-12, relié toile. . . . . **4 fr.**

VERDIER (A). — **35 années de lutte aux Colonies. Côte Occidentale d'Afrique,** 1 vol. in-8° br. 45 photographies documents très nombreux sur la colonisation de la côte d'Ivoire. . . . . **7 fr. 50**

VOULGRE (Docteur). — **Le Congo français, le Loango et la Vallée du Kouilou,** 1 vol. in-12 br. et vocabulaire Fiote. . . . . **2 fr. 50**

IMP. DE SAINT-DENIS. — H. BOUILLANT, 20, RUE DE PARIS. — 15.386

Digitized by Google

Digitized by Google

JUN 26 1975

7 DAY USE
RETURN TO
ANTHROPOLOGY LIBRARY
This publication is due on the LAST DATE
and HOUR stamped below.

MAY 21 1986

RB17-30m-10,'73
(R3381s10)4188—A-32

General Library
University of California
Berkeley

Digitized by Google

B2T6

Toqué G.
Essai sur le peuple et
la langue Banda...

506168

GN652
B2T6

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

Digitized by Google